

RÉALISATEUR DU TRÈS BEAU DOCUMENTAIRE *17 ANS*, DIDIER NION BÂTIT UNE ŒUVRE À LA MESURE DE SES TOURMENTS.

Nion dans la gueule

"17 ans, c'est ma vie, c'est vingt ans de travail. J'ai tout déposé dans ce film, mon passé fait d'abandon, de solitude, d'enfermement." En écoutant Didier Nion, assis dans un café, parler de son lumineux documentaire, *17 ans* (diffusé sur Arte le lundi 29 septembre, lire p. 12), plus rien d'autre ne semble exister aux alentours. Happé par l'énergie d'une parole ivre d'elle-même, on ressent face à lui la même impression que devant ses films : une proximité immédiate avec un être, un sujet, une histoire.

Cette histoire, celle de Jean-Benoît, un adolescent apprenti qu'il filme de front dans *17 ans*, ressemble à la sienne : la construction d'un être soumis aux dérives d'un triste destin familial, et qui, à travers le travail ouvrier, s'invente une identité, une reconnaissance de soi. *"J'ai moi-même longtemps souffert du complexe du mec sans diplôme, avoue Didier Nion. Jusqu'à ce que je réalise mon premier film, Clean Time. Le petit menuisier qui obtient une reconnaissance du CNC et d'Arte, ça a été énorme pour moi. Mais j'ai encore gardé cette double culture : même quand je travaille comme opérateur, je me qualifie de chef machiniste."*



C'est après avoir travaillé à l'usine – où il entre à l'âge de... 17 ans – qu'il découvre la photo et le cinéma. Avec la caméra de son père disparu, il filme son frère dès l'adolescence. Poussé par des rencontres décisives, adopté par une nouvelle famille qui lui offre une *"conscience forte du monde"*, le menuisier devient stagiaire machiniste, puis, de fil en aiguille, à la manière d'une couturière patiente, se lance dans la réalisation. Ses portraits d'un drogué au bord du gouffre (*Clean Time*), ou de familles dans un camping normand (*Juillet*), révèlent la fulgurance de ses rencontres et sa capacité à les mettre en scène sans artifice. Visions saisissantes de la condition humaine, ses documentaires consignent la richesse d'une relation qui n'exclut rien, ni la joie

d'être ensemble ni les malentendus, des sentiments tous liés à cette double obsession : celle de *"la reconstruction, liée aux blessures, et celle de la construction, liée à la question de savoir ce qu'on fait de notre avenir"*.

"J'ai sauvé ma vie en bâtissant, en construisant, j'ai échappé de peu au caniveau, poursuit Nion. Je ne cesse de courir après mon enfance, comme si je voulais réparer les choses." Dans son regard pointe soudainement la lumière de l'inquiétude, sa voix trahit la gorge qui se serre : *"Aujourd'hui, je me sens si vide, un peu perdu... La seule chose que j'aie envie de faire, c'est de filmer des enfants en train de jouer. Je dois reconstruire à nouveau, retrouver une place."*

Comme Jean-Benoît dans le film, Didier Nion parle indéfiniment, jusqu'à se laisser submerger par ses angoisses d'homme blessé, qui renaît aux mots après en avoir été interdit pendant trop longtemps. Cette manière de faire front, d'afficher sans crainte sa vérité nue, sans garde-fou ni protection, fait écho à la grâce de son cinéma généreux. Un cinéma qui l'a sauvé de l'enfer comme il nous sauve de la tristesse.

Jean-Marie Durand

les Inrockuptibles

samedi 27 septembre

télévision



DI 27 > 22.30 > ARTE

LES BREL, UNE SCÈNE DE VIE
Documentaire : extraits de concerts et interviews du chanteur, mort il y a 25 ans.



LUNDI 29 > 22.15 > ARTE

17 ANS
Documentaire : le portrait d'un ado par Didier Nion. Un immense film, simple et immédiat.



JEUDI 2 > 21.00 > FRANCE 2

THE RAPTURE
Black Session : prestation live du quatuor new-yorkais

DIX-SEPT ANS
DE DIDIER NION



Les hauts et les bas de la relation d'un cinéaste documentaire avec son modèle, un adolescent à problèmes. Emouvant.

Dix-sept ans : c'est l'âge de l'apprentissage professionnel et amoureux pour Jean-Benoît. Il est en stage dans un garage et il a une petite amie, Helena. On a découvert cet adolescent dans *Juillet* (1999) de Didier Nion, chronique d'un camping populaire de la côte normande. Ambiance prolo à la Pialat. A ce moment-là, Jean-Benoît, garçon un peu buté, n'était qu'un personnage parmi d'autres. Quatre ans après, le cinéaste reprend et approfondit sa relation amicale avec l'ado, qui lui ressemble : ils viennent de la même région (la Normandie), ils ont eu la même enfance difficile. On ne pense plus à Pialat, mais à un remake documentaire du tandem formé par François Truffaut et Jean-Pierre Léaud. La force de *Dix-Sept ans*, c'est la proximité du cinéaste avec son sujet. Didier Nion s'implique à 100 %, devenant non seulement l'interlocuteur de Jean-Benoît derrière sa

caméra, mais presque un grand frère, voire un substitut paternel – le père de Jean-Benoît, alcoolique, s'est suicidé quand il avait 14 ans. Cette relation affective cimentera le film ; Nion a d'ailleurs conservé dans le montage final ses altercations avec Jean-Benoît. Notamment quand celui-ci boude : *"On fait 700 kilomètres pour venir et tu ne nous accordes que deux heures"*, râle le cinéaste. C'est humain. En plus, Didier Nion réinvestit un champ socioprofessionnel délaissé par le documentaire actuel, qui ne s'intéresse pas des masses au monde du travail, à l'ordinaire de la vie quotidienne. *Dix-Sept ans* est un film vivant, équilibré, où alternent les épisodes professionnels (l'apprentissage, l'examen du BEP), les plages de repos et de loisir et le récit des problèmes familiaux de Jean-Benoît. On est impatient de connaître la suite du feuilleton. **Vincent Ostria**

Les inrockuptibles

22h15 - Arte

Documentaire : "Dix-Sept Ans".

Passage de témoin

Un film d'apprentissage émouvant, un « miroir » tendu par le réalisateur à un adolescent en crise.

« C'est vieux, je m'en rappelle plus. »
« Je suis désolé, ça me prend la tête. »
Cou rentré dans les épaules, mine butée, Jean-Benoît fuit le regard bienveillant de son prof de mécanique.



Les états d'âme de Jean-Benoît, un apprenti mécanicien de 17 ans.

« Je sais même pas ce qu'il y a à régler, putain ! » Quelques secondes plus tard, l'adolescent en bleu de travail grille une clope à la sortie de la salle de cours, sourire aux lèvres, fier d'avoir accompli l'exercice demandé. Jean-Benoît panique et pète les plombs à l'école, se cabre devant la vie et l'autorité. Jean-Benoît se balade avec sa petite amie, Helena, sur une plage normande ou, soudain disert, évoque son père trop tôt disparu... Durant tout le film, Didier Nion, le réalisateur, se cale sur les sautes d'humeur et les états d'âme de cet apprenti mécanicien de 17 ans. Avec un regard empreint d'empathie mais aussi d'autorité. Didier Nion joue à la fois le rôle d'un confident et celui d'un

grand frère volontiers sévère. Très impliqué, poussant aux confidences, bousculant son personnage, il gomme volontairement les limites entre le film et la réalité. On devine que, sans son regard, Jean-Benoît aurait certainement de la peine à ouvrir les vannes du souvenir, à évoquer la mort de son père, le bonheur perdu. « Pour moi, explique le réalisateur dans sa note d'intention, *Jean-Benoît n'est pas un sujet, il est un adolescent en danger auquel le film propose un miroir. Ce face-à-face permet au documentaire de passer outre l'opposition binaire entre celui qui filme et celui qui est filmé. Le film offre une responsabilité à son protagoniste, c'est un passage de témoin.* » ■ Anne-Laure Barret

Le nouvel observateur

DIDIER NION : AVOIR 17 ANS EN NORMANDIE

Il parle avec les mains. Pas des mains volubiles de Méditerranéen qui brassent l'air, non, mais de grandes mains précises d'artisan qui semblent manipuler un outil imaginaire. Parfois, il dessine dans le vide un mouvement du bout des doigts comme s'il dégrippait un rouage. Ses premiers outils, c'étaient les ciseaux à bois, la varlope, la gouge, le rabot. La matière, le bois. Après, la caméra est devenue l'outil. Les visages, la matière. Didier Nion filme avec une intense proximité celui de Jean-Benoît, le héros de son documentaire *Dix-sept ans*. Et les sillons de la chair racontent une histoire. Et puis, « il y a quelque chose de familier, dit-il, chez Jean-Benoît, c'est un visage de ma région, la Normandie. A travers lui, je vois mes cousins, mes copains de classe ».

Jean-Benoît, lui, est en BEP mécanique. Deux ans et peut-être, au bout, un diplôme. « L'adolescence est l'âge des apprentissages, au sens propre comme au sens figuré », commente Didier Nion. Son apprentissage à lui, c'était la menuiserie. Six mois avant de décrocher son diplôme, il arrête tout pour s'occuper de sa mère, gravement malade. Elle meurt, il revient à son établi. « Je voulais ce diplôme. »

Jean-Benoît, l'apprenti mécanicien, refuse l'obstacle, se cabre, rue dans les brancards. On n'est pas sérieux quand on a 17 ans.

« Au début, Jean-Benoît rejette l'outil. Il n'a pas encore deviné la force de ce qu'il peut faire. Je montre les mains qui chantent, l'intelligence qu'on déploie à travailler la matière, j'essaye de rendre sa noblesse à tout ça. » La caméra de Didier Nion s'approche des paumes, des ongles ourlés de cambouis, et observe la beauté du geste. Et Jean-Benoît démonte, se démonte, abandonne. Et puis ré-assemble, recompose, apprend à bâtir des pistons, à remonter un moteur pièce par pièce.

« En commençant ce film, poursuit le réalisateur, je ne savais pas à quel point il allait participer de nos propres reconstructions, à lui et à moi. » C'est dans un camping au pied des falaises normandes que Didier Nion a rencontré l'adolescent. Il tournait son documentaire *Juillet...* sur une de ces plages où, enfant, il filmait déjà les pique-nique familiaux avec la caméra de son père. « Je revenais sur les rares lieux heureux de mon enfance. Je suis tombé sur Jean-Benoît, en train de monter l'auvent de sa caravane. Il avait 14 ans. Je me suis approché de ce regard perçant. La deuxième fois, nous sommes revenus l'un vers l'autre. » Parce que Jean-Benoît avait besoin d'« un cadre ». Un cadre pour structurer le brouillon de l'adolescence, pour mieux conquérir sa liberté, un cadre de cinéma. Et parce que Didier Nion cherchait à « déposer [sa] propre enfance morcelée ». Et les mots qui vont avec...

Un jour, après le tournage du film, Jean-Benoît a écrit une lettre au réalisateur-grand frère. Pour lui dire qu'il avait compris « la puissance des mots ». « Moi aussi, j'ai longtemps souffert de ne pas connaître leur force. Parce que je me conformais à l'image que me renvoyait la société : j'étais un ouvrier, celui qu'on n'écoute pas, à qui on parle comme à un chien. Je voulais rendre les mots à Jean-Benoît. Et il s'en est emparé. D'abord, il a dit "mon père est parti", puis "mon père s'est suicidé", et enfin "mon père s'est mis une cartouche dans la tête". La parole, c'est aussi un apprentissage. Tout le film court après cette libération. Jean-Benoît a compris que, derrière les mots, se cachait le passé. Mais aussi l'avenir. »

Marjolaine Jarry

■ *Dix-sept ans* de Didier Nion. Sortie cette semaine.



« Moi aussi, j'ai longtemps souffert de ne pas connaître la force des mots... J'étais un ouvrier, celui qu'on n'écoute pas. »



Dix-Sept Ans

de DIDIER NION

France, 2003. Avec Jean-Benoît Durand, Hélène Paris. Durée : 1 h 23. Sortie le 10 mars.

L'histoire commence avec *Juillet*, premier long métrage documentaire de Didier Nion. Dans un camping normand, le cinéaste fait la connaissance de Jean-Benoît, adolescent forte tête, en vacances avec sa mère. A 17 ans, Nion revient vers le Nord, vers lui, le filme tout au long de son apprentissage de mécanicien jusqu'à l'obtention du diplôme, le filme à la maison avec sa mère, avec sa copine Hélène, dans sa voiture, au bord d'une falaise. Scènes d'atelier, en plein travail, ou d'intimité, ou de solitude.

Dix-Sept Ans vient à nous avec, sous le bras, un tout-venant naturaliste sur lequel il est difficile de faire l'impasse pour mieux célébrer la justesse d'un regard. Une certaine rengaine documentaire s'y fait entendre, propre aux films autant qu'aux commentaires sur eux, faite de vérités d'évidence, de redondances qu'il se plaît lui-même à égrainer. Par exemple, dans les longues discussions entre Nion et Jean-Benoît, parfois engueulades ou remontrances, sur ce que signifie cette aventure, le film insistant à nous dire l'implication du cinéaste ainsi que la relation père-fils qui progressivement s'installe. *Dix-Sept Ans* colle aux commentaires qu'un tel dispositif (portrait d'un ado rebelle, petite mythologie de l'âge des possibles) ne manque pas d'appeler, les devance même. Forcément, le « sujet », ici Jean-Benoît, est un acteur formidable, presque un héros de papier, un vrai personnage de cinéma. Alors le film multiplie les scènes de jeu. La mauvaise foi du garçon, ses très visibles attentes vis-à-vis de la caméra, l'irrépressible envie de « faire son numéro » devant elle sont mises au-devant de la scène avec une sorte d'empathie précautionneuse : je ne suis pas dupe et pourtant je suis avec toi. Dès lors, tout, dans ce que raconte Jean-Benoît, est bon à prendre. Si généreuse, la matière adolescente s'offre au cinéma dans son ingénuité prolixe, et le film s'attache à elle, pointant là ce qui est singulier, ici ce qui est universel, n'oubliant

jamais de préciser la juste distance qui est la sienne, presque intouchable. Prétendant n'appeler pour toute parole que la confirmation qu'il avait raison, qu'il était là où il fallait être. Sans enjeu, puisque d'emblée gagnant.

Jean-Philippe Tessé

DIX-SEPT ANS

(France, 2003)

RÉALISÉ par Didier Nion

DIRECTEUR DE LA PHOTO Didier Nion

MONTAGE Catherine Zins

SORTIE LE 10 MARS 2004



Filmer la vie. Parmi les nombreuses scènes étonnantes du documentaire de Didier Nion, cet instant où Jean-Benoît, apprenti mécanicien fraîchement diplômé, sujet du film pique une colère devant les questions du réalisateur et se barre. Sans que la caméra ne s'arrête où le suit. Juste un blanc dans le récit. Chose rare à une époque où le documentaire est soumis à l'obligation de remplir son cadre, d'être toujours captif. À ce moment, Nion ne fait plus un film sur ce même en plein apprentissage de la vie, il en fait partie. À l'inverse de la majorité des docs, *Dix-sept ans* ne veut pas seulement être témoin enregistrant des parcelles d'intimité : Nion est interventionniste, revendique son regard par des questions, des réactions face au comportement de Jean-Benoît. On a rarement eu le sentiment de voir un film de ce



type mettant sur un pied d'égalité son réalisateur et son sujet. *Dix-Sept ans* surprend dans son registre en refusant d'être condescendant ou neutre, accepte d'être objectif — au double sens du terme, quand Nion est lui-même au cadre —, ce qui lui permet d'entrer là où peu de documentaires parviennent : dans la vie, simplement. **ALEX MASSON**

★★★★★

DÉCONSEILLÉ AUX AMATEURS DE STRIP-TEASE.

DIX-SEPT ANS ***

Comment on apprend

Alain Lorfèvre

Mis en ligne le 20/07/2004

Jean-Benoît, ado aspirant mécano, sous l'oeil de Didier Nion

«*Reste toi-même!*» Dès les premières images, Didier Nion canalise son «sujet», Jean-Benoît, 14 ans. Dès les premières images, la caméra se rive à cet ado qui veut prouver qu'il peut faire quelque chose. Quarante-six minutes durant, on va l'accompagner - deux ans dans la réalité - dans sa quête du Graal, son diplôme de mécanicien auto. Du père, il ne reste que des photos; dans une scène d'une grande pudeur, Jean-Benoît évoquera la disparition. De la mère, on n'entendra qu'une bordée d'injures. «*Ça fait trente ans qu'elle fait les nuits à l'hôpital. Elle continue à être absente.*» Placé en foyer - pour le «protéger» -, Jean-Benoît n'a guère connu d'affection. Avec son crâne rasé, il a l'air d'un condamné en sursis. Sa bouée, c'est Héléna, pilier de maturité. A la fois soeur, maîtresse et mère, elle l'aide «à comprendre comment on apprend» et le canalise jusque dans ses rapports avec le réalisateur. Car Nion s'implique. Loin d'une objectivité de façade, loin de tout commentaire social préformaté, son documentaire est aussi la chronique de sa relation avec l'observé. Une scène pivot, d'une honnêteté remarquable, confronte la lassitude de Jean-Benoît face à la caméra. Et met le doigt sur son «problème» : «*Tu t'échappes à chaque fois*» lance le réalisateur, excédé. «*On est resté un peu gamin tous les deux*», excuse Héléna. Et un prof indulgent de confier plus loin : «*Il veut se révolter. Il se révolte mal.*» Alors Jean-Benoît tourne en rond, comme quand il fait «carnage» avec sa voiture. Ce qui est admirable dans «*Dix-sept ans*», c'est cette vérité de l'adolescence abîmée que Nion met à nu et à laquelle il donne corps et sens. A la lucidité simple de Jean-Benoît, Didier Nion accorde l'intelligence du regard et de la forme (ainsi le plan sur le regard après les confessions sur le père ou la voix off de Jean-Benoît sur son visage silencieux quand il évoque la période heureuse de sa famille). En résulte un film généreux et franc, Nion et Jean-Benoît réservant même un *happy end* avec clin d'oeil et déconnade à la clé. «*Ça fait du bien de te voir heureux*», lâche le cinéaste. «*Bon, t'as fini?!*», rigole l'autre. Enfin lui-même.



Après "Juillet à Quiberville", Didier Nion retrouve Jean-Benoît

Tout est si sérieux quand on a 17 ans...

Un adolescent, un cinéaste. Entre eux, trente ans d'écart, mais la même banlieue, les mêmes blessures. Et un doc ensemble, déjà, où Jean-Benoît portait de belles promesses. Mais trois ans plus tard, comme entre père et fils, tout est plus difficile...

Tout commence en 1998 avec de bonnes résolutions lancées du haut d'une falaise, dans la lumière paisible d'un coucher de soleil. La caméra plonge dans le regard bleu-gris d'un gamin, elle y voit ses fêlures. « Mon rêve, ce serait de réussir plus tard, je veux travailler dans un camion, sentir mes mains dans le cambouis. » Avec ces mots de Jean-Benoît s'achevait *Juillet à Quiberville*, le premier long métrage de Didier Nion, auteur à 44 ans de plusieurs documentaires remarquables (dont *Clean Time*, en 1997, portrait d'un ami toxicomane). C'était l'été au camping de Quiberville, dans la Manche, et tout respirait la confiance en l'avenir.

C'est sur ces mêmes images que s'ouvre *Dix-sept*

Ans, point de départ d'un autre voyage plus intime et plus sombre. Trois ans se sont en effet écoulés entre les deux films. Jean-Benoît a grandi, il a perdu « les mots lumineux de l'enfance », ses fantômes l'ont rattrapé, il s'est enfermé dans la souffrance liée au suicide de son père. Restent ses joues rebondies de petit garçon et ses yeux sombres, plus graves et plus fuyants. *Dix-sept Ans* est le portrait de cet adolescent en danger, de « cet avion sans train d'atterrissage », comme il le dit lui-même, qui veut s'en sortir sans trop savoir comment. Pendant deux ans, Didier Nion a filmé Jean-Benoît, son apprentissage de mécanicien spécialisé dans les camions. Une véritable aventure de cinéma, avec ses coups de théâtre, ses chemins de traverse, qui déclenchera et accompagnera la reconstruction intérieure du jeune homme. Deux ans, quatre-vingts jours de tournage, un nombre incalculable d'heures passées ensemble pendant lesquelles s'est tissée une relation singulière entre le cinéaste et l'adolescent.

Entre eux, il y a d'abord des évidences : la cité Verte, quartier populaire de Canteleu, en banlieue rouennaise,



DR

où ils ont grandi avec trois décennies d'écart. Puis l'apprentissage : la mécanique pour l'un, la menuiserie pour l'autre. Et le poids d'une enfance « cabossée ». Un passé, une douleur qu'on traîne comme on peut. Et justement, Jean-Benoît n'en peut plus. La violence familiale, la mort du père, deux années en foyer, tout cela le hante, l'empêche d'avancer. « *Je n'étais pas le même adolescent, explique Didier Nion, mais on a les mêmes blessures. Moi je me suis renfermé. J'ai perdu ma mère très tôt, elle est tombée malade pendant mon apprentissage, mon père est parti, je me suis retrouvé dans un pensionnat.* »

Une même « envie » de cinéma va de nouveau les réunir. Didier Nion réfléchit depuis longtemps à un film en forme de retour sur son adolescence, sur le bon souvenir de son apprentissage. Alors qu'il songeait tourner au lycée technique de Caen, où il a étudié, Jean-Benoît reprend contact avec lui. Coup du hasard ou du destin, le réalisateur perçoit « *un appel au secours* ». Ce grand « même » compliqué est alors à la dérive, petit dur dans la cité et au lycée. Son horizon : la violence, la « débrouille », la petite délinquance. Pour l'ado, se rapprocher du cinéaste, c'est se rapprocher d'une image positive de lui-même, celle de *Juillet à Quiberville*, dont il est si fier, « *l'image d'un Jean-Benoît qui voulait s'en sortir, qui avait du respect pour son père* ». C'est revenir au temps des promesses et des grands espoirs. « *Au moment de Juillet..., Didier filmait les vacances des pauvres ; moi, j'étais pauvre en amour, en histoires, en rêves, j'étais un peu perdu. J'ai voulu approfondir tout ce que j'avais dit sur ma vie* », démêle le jeune homme avec le recul. Didier Nion mûrit l'idée d'un portrait où il voudrait capter le fragile passage entre enfance et âge adulte. « *Le cinéaste, pour Jean-Benoît, c'est quelqu'un que l'on ne peut pas décevoir, quelqu'un qui l'écoute,*

A 17 ans, Jean-Benoît (ci-dessus avec Héléna, sa compagne), se sent « comme un avion sans train d'atterrissage ». Il recontacte le cinéaste pour retrouver cette belle image de lui-même qu'il avait dans Juillet, celle « d'un Jean-Benoît qui voulait s'en sortir ».



A voir

Dix-sept Ans, lundi 29, 22.15, Arte ; dimanche 5 octobre, 15.15, Arte câble et satellite.

qui lui rend quelque chose. » Il sait déjà qu'il représente une « sorte d'autorité » pour ce gamin largué qui a peur de « devenir une merde ».

On est en juin 2000, le temps des nouveaux départs. Jean-Benoît a enfin trouvé un stage dans un garage, où il sera peut-être pris en septembre comme apprenti. Réparer des moteurs, se reconstruire, la métaphore s'impose au réalisateur comme une évidence de cinéma. « *Le problème, c'est que Jean-Benoît imagine alors que je vais reproduire la belle image du premier film, une image lisse qui ferait l'impasse sur son passé. Mais, dans l'intérêt de Dix-sept Ans, il fallait au contraire en parler* », décrypte Didier Nion. Très vite, le Jean-Benoît tiré à quatre épingles qui était revenu à sa rencontre, l'ex-« belle image » de *Juillet à Quiberville*, ne résiste plus au contact de la réalité. Quelques semaines après la rentrée 2000, le naturel revient au galop et tout bascule. Jean-Benoît fuit le travail, la caméra, recommence « les 400 coups ». Et n'assume pas son échec. « *Tout ce que j'ai promis dans Juillet... se casse la gueule, l'image que je donne c'est : le mec, il promet, il promet et il tient rien* », déclare-t-il alors.

« *Je savais dès le départ qu'il résisterait, mais je savais aussi que ça enrichirait le film* », se souvient le réalisateur. Jean-Benoît fait le gros dos, se planque derrière la violence des mots, construit autour de lui une forteresse imprenable. Les possibilités et les lieux de tournage se réduisent ainsi peu à peu. Outre sa chambre →



→ au onzième étage d'une tour, il y a le garage, la falaise, puis le port. Trois lieux symboliques : l'espace social et professionnel, l'image du vide et des promesses, le port et l'horizon. La lumière, le vent, les gestes, tout fait sens, tout nous parle de Jean-Benoît. Mais lui préfère se taire. Et le film s'enlise. La voix du réalisateur se fait brutale, pour pousser le garçon dans ses derniers retranchements.

La rupture, symbolisée par une scène de dispute sur la plage et le départ de Jean-Benoît, durera deux mois. Le « contrat » semble rompu. « Il ne se passait plus rien, je renonçais, il m'entraînait dans son naufrage. Il m'a dit : "J'en veux plus de ce film, tu m'as trahi". » Et Didier Nion voit son film le plus personnel, l'aboutissement de vingt ans de travail, s'évanouir. Jean-Benoît explique aujourd'hui : « Il allait trop dans le vif du sujet, il parlait de mon père, ça me bouffait les nerfs. Après, il a mieux su comprendre. » Car Héléna, sa petite amie, l'a fait revenir à la raison. Jean-Benoît rétablit le contact. On est alors aux deux tiers du tournage. Il emmène le réalisateur et sa caméra à la maison de Montérolier, où il a vécu une parenthèse de bonheur familial, puis sur la tombe de son père et au foyer. Il s'empare de nouveau du film. Et bichonne du même coup sa première voiture. L'image s'illumine pour la première fois de ses sourires. Pour Didier Nion, c'est la fin de l'inquiétude : « On a avancé tous les deux ; il s'est en partie reconstruit ; et c'est ça le plus important. Plus important que son diplôme, plus important que le film. »

Comme Jean-Benoît ne fait rien à moitié, il réussit quand même son CAP et, dans la foulée, donne tout : une chanson, une blague, un rire limpide dans la magnifique scène de fin. « Dans la dernière séquence, on est au pied de la falaise, on n'est plus dans le vide, on sent que Jean-Benoît est libre, on est bien », commente le cinéaste. Avec le recul, il n'en finit pas de ressasser cette aventure : « Quand j'avais 5-6 ans, mon

A gauche, avec son père. Longtemps, après le suicide de ce dernier, Jean-Benoît s'est enfermé dans la souffrance. A droite, avec Didier Nion, son cinéaste-mentor.

père a acheté une caméra 8 mm, il a fait quelques bobines avec nous, les trois enfants et la mère. J'ai ce souvenir où il nous filme faisant les pitres ; mais l'essentiel n'est pas le film, plutôt le lien qui s'est créé... C'est peut-être ça qui s'est passé entre Jean-Benoît et moi, je représentais un phare, j'étais un passeur. Je lui rendais son père. »

Happy end. Jean-Benoît a dompté sa violence, même s'il lui reste quelques démons. Comme à tout le monde. Et le film, plongée dans la « vraie vie », a dépassé en intensité dramatique la plus belle des fictions... « Je ne fais pas un documentaire, pas non plus de la fiction, observe pourtant l'auteur, je fais du cinéma. Si notre aventure nous permet d'installer un suspense, de faire du cinéma, il ne faut pas s'en priver. »

Et « ce beau film », Jean-Benoît lui aussi en est fier. Fier d'avoir montré aux autres, à sa famille, une image sensible, intelligente. Sans peut-être avoir réalisé encore tout ce que cela a déclenché en lui... Embauché en CDI, il s'est marié avec Héléna et vient d'avoir un bébé. « J'ai appris à regarder la violence différemment, à mieux considérer les autres. J'ai appris, aussi, sans me vanter, que je n'étais pas un feignant, pas un mec qui baisait les bras... » « Et j'ai redécouvert l'importance des mots », a-t-il pudiquement glissé au réalisateur. Même si « les mots s'effacent vite », il aurait aimé qu'un « merci Didier » soit écrit « quelque part sur le papier, ça resterait, ce serait une sorte de cadeau ». C'est chose faite ●

Isabelle Poitte



Le cinéma sur le Web

Retrouvez
Denys Arcand,
réalisateur
des *Invasions
barbares*,
en vidéo sur
cinema.telerama.fr



ARTE

Jean-Benoît, 17 ans, et son amie Héléna, devant la caméra virtuose de Didier Nion.

22.15 ARTE DOCUMENTAIRE

Dix-sept Ans

TTT Documentaire de Didier Nion (France, 2003). Inédit.

Jean-Benoît a 17 ans et un rêve qu'il nourrit depuis l'enfance : devenir mécanicien spécialisé dans les camions. Mais, comme il le dit, « c'est le bordel dans [sa] tête ». Au moment fragile de l'adolescence sont remontés les traumatismes du passé : la violence familiale, le suicide de son père, son placement en foyer. Pendant deux ans, Didier Nion a suivi le quotidien amer de ce gamin paumé de la banlieue rouennaise, faisant de son apprentissage la métaphore de sa reconstruction. Une aventure qui n'est pas sans vicissitudes.

Jean-Benoît esquive le travail, la caméra, refuse d'aborder son passé. La voix du réalisateur se fait brutale, se désole de ce gâchis annoncé (d'un film mais surtout d'une vie). Il tend un miroir à Jean-Benoît, un miroir qui ne lui renvoie pas l'image rassurante dont il rêve. Jusqu'à cette scène sur la plage, moment ultime de cinéma, où l'adolescent rompt le contrat implicite qui sous-tend toute relation entre filmeur et filmé. Puis l'image revient, plus lumineuse, Jean-Benoît se libère.

Dix-sept Ans, bien sûr, nous parle du passage douloureux de l'enfance à l'âge adulte, de la difficulté d'apprendre, du besoin de trouver sa place au sein d'une communauté. Mais au cœur du film, il y a surtout cette relation intime, pudique, complexe entre Didier Nion et Jean-Benoît, une rencontre de cinéma qui peut changer la vie. Cette aventure, l'auteur nous la raconte en virtuose. La narration, le suspense distillé : tout s'accorde au rythme de ce grand gamin dont les verrous intérieurs s'ouvrent peu à peu. Jean-Benoît, ainsi, possède la force et la présence d'un personnage de fiction. Et puis il y a des images d'une beauté et d'une simplicité saisissantes. Les lumières et les ambiances nous parlent de son cheminement, quand le silence s'installe. *Dix-sept Ans* est une œuvre rare.

Isabelle Poitte
Lire aussi page 78

T nous avons aimé un peu **TT** beaucoup **TTT** passionnément **☹** pas du tout **▶**



DOCU DOCUMENTAIRE DOCU

LE DOC INTIMISTE :

ÂGE SENSIBLE

Retour sur ce qui a transformé le documentaire de Didier Nion, 17 ans, en un projet commun au réalisateur et à son personnage principal, Jean-Benoît.

17 ans n'est pas seulement le portrait réussi d'un gosse paumé qui s'en sort. C'est surtout une longue histoire, avec ses moments forts, ses ruptures et son suspense. Il faudrait même remonter aux années 1960, à l'adolescence de Didier Nion, lorsqu'il est apprenti en menuiserie dans la région de Rouen et ne peut encore s'imaginer réalisateur... Investissant peu à peu le cinéma comme chef opérateur, il réalise ses premiers documentaires et croise un jour un certain Jean-Benoît, 13 ans, la clope au bec. Le garçon fait partie des estivants du camping de Quiberville, dans la Manche. Jean-Benoît ne sait pas où il va, mais tout de suite il s'intéresse à Didier Nion, et vice versa : même cité, même immeuble, même père absent, leurs parcours se ressemblent avec quelque trente ans d'écart. De cet été 1997 naîtra *Juillet à Quiberville*, documentaire qui se termine sur la promesse de ce gosse pour son père disparu : devenir mécano.

Trois ans plus tard, Didier Nion cherche à tourner dans son ancien lycée professionnel, pour replonger dans son adolescence. Coïncidence ou non, Jean-Benoît l'appelle, un peu perdu. Ensemble, ils décident du sujet du prochain film de Didier : les deux ans d'apprentissage de mécanicien de Jean-Benoît. La relation entre l'adolescent et le réalisateur est donc au cœur du film. « L'intimité était voulue, désirée, et finalement la parole de Jean-Benoît puis le film en sont le fruit, raconte Didier Nion. On ne fait pas un film sans un désir de part et d'autre, surtout ce film-là. » Cette intimité s'est non seulement construite avec le temps, mais a également été gagnée petit à petit : le réalisateur fait office de grand frère, d'ami, de père de substitution, et les rapports ne sont jamais simples. Jean-Benoît esquive, disparaît quelques semaines, n'accorde qu'une heure de son temps au réalisateur venu de loin pour le filmer... « Le film et l'apprentissage de Jean-Benoît étaient deux enjeux colossaux, à la fois pour moi et pour lui, souligne Didier Nion. Nous étions intimement liés dès le départ. Je savais que,

LA PRODUCTION DE 17 ANS

Didier Nion a rencontré son producteur, Gilles Padovani (Mille et Une Films), il y a vingt ans, sur le plateau de *Subway* de Luc Besson. Installé à Rennes, le producteur a accompagné Didier Nion pour *Clean Time* en 1996, puis *Juillet* en 1997, jusqu'à 17 ans, commencé en 2000. Le tournage durera vingt-sept mois, sans financement au départ (Arte est intervenue au début de 2001). L'équipe était très légère, Didier Nion à la caméra, Pascale Mons au son. 17 ans a été tourné pour la télévision, en 16 mm.

quoi qu'il arrive, nous irions au bout de cette histoire, qui serait dense et riche. Mais Jean-Benoît rattachait le film à son apprentissage de mécanicien beaucoup plus qu'à sa propre reconstruction. Or, ce qui tendait le film pour moi, c'était qu'il se livre pour se reconstruire. » Les rapports entre les deux hommes vont ainsi conduire à la rupture : « Je lui ai dit que j'arrêtais. Je ne pouvais pas continuer si, à chaque fois, c'était une douleur. Je n'avais pas accès à l'espace social de Jean-Benoît, à ses copains, il fermait tout. Il fallait qu'on s'empare tous les deux du film. Il fallait extirper la richesse qu'il a en lui, il fallait qu'il montre autre chose que ce gamin buté et borné qui fuit. Au garage et à l'école on lui apprenait un métier, moi je lui permettais de comprendre pourquoi il avait tant de mal à apprendre, pourquoi il était dans cette fuite perpétuelle. » Chacun s'enferme dans le silence durant quelques semaines, puis Jean-Benoît est renvoyé de son école. C'est Hélène, discrète petite amie, qui renoue les liens et permet une nouvelle rencontre entre le garçon et le cinéaste : « Quelque chose s'est déclenché.



MENTAIRE DOCUMENT

IL Y A UN AVANT ET UN APRÈS ÊTRE ET AVOIR

La place importante qu'occupe Jean-Benoît dans le documentaire de Didier Nion renvoie à l'affaire *Être et avoir*, qui plane désormais comme une épée de Damoclès sur tous les documentaires. Qui aurait pu prédire qu'un film sur une école perdue au fin fond du Puy-de-Dôme allait rassembler 1,8 million de spectateurs ? Qui aurait pu deviner que, de ce succès unique, naîtrait un procès unique ? Gérard Lopez, l'instituteur suivi pendant un an par Nicolas Philibert, a accusé le distributeur du film de l'avoir lésé devant le conseil des prud'hommes de Perpignan. L'instituteur demandait 50 000 euros de dommages et intérêts pour absence de contrat de travail pour la promotion du film. Il a été débouté, mais a fait appel. La suite fin février.

En second lieu, Georges Lopez a assigné réalisateur, producteur, distributeur et coproducteurs du film devant le tribunal de grande instance de Paris, arguant qu'*Être et avoir* n'était que la reproduction de son cours, « œuvre originale et protégée » dont il s'estime le seul titulaire. Il demande cette fois 250 000 euros pour atteinte à son droit à l'image et contrefaçon. Cette seconde affaire en cours d'instruction va se juger bientôt. Désormais tout succès d'un documentaire peut devenir synonyme de réclamation de la part des personnes filmées. Quelle que soit l'issue du procès, l'affaire a créé un précédent dont les conséquences pourraient bien être l'accentuation du mélange documentaire et fiction. V. G.

On a repris le film avec de nouvelles contraintes. La principale était de décider ensemble des séquences à tourner. Il m'a amené aux endroits qui ont compté pour lui, une maison où il a été un peu heureux, le foyer où il a passé deux ans, et la tombe de son père. Le film commençait enfin, on bâtissait ensemble une nouvelle histoire. » Autant le tournage s'est étalé sur de longs mois au départ, autant la suite s'accélère. *17 ans* devient un film à deux battants, portrait d'un adolescent qui se dérobe, puis s'ouvre. Grâce au passeur qu'est Didier Nion, il devient adulte, avoue qui il est sans peur de l'affronter. Jean-Benoît a finalement réussi son examen de mécano, et – le « happy end » n'est pas dans le documentaire – il a eu un enfant avec Héléna l'été dernier. Il travaille désormais dans un garage. Tout ce trajet vers la normalité, Didier Nion l'a non seulement suivi, mais il en est en partie à l'origine. « Je ne suis que réalisateur, c'est Héléna et tous les gens qui ont soutenu Jean-Benoît qui l'ont fait bouger, du patron du garage qui l'a gardé envers et contre tout aux patients professeurs. » La relation était à double sens, pour le cinéaste aussi : « Le film m'a apporté beaucoup, j'ai grandi. C'est ce que le cinéma a permis. C'est énorme ! Que demander de plus ? »

Valérie Gamme

17 ans
France, 1 h 23
Réalisé par Didier Nion
Sortie le 11 mars

À notre avis
17 ans

Jean-Benoît est un adolescent de la banlieue rouennaise au passé douloureux (suicide du père, violences familiales, placements en foyer...). À 17 ans, il rêve de devenir mécanicien. En voulant rendre compte avec réalisme du quotidien rude et maussade de cet adolescent, Didier Nion se livre à un exercice complexe. Pourtant, grâce à une mise en scène retenue, le documentariste ne s'apitoie jamais. Aux moments les plus tragiques, Jean-Benoît s'exprime en voix off, hors champ. Plutôt qu'une caricature de jeune garçon paumé ne pouvant échapper à un destin difficile, le portrait est optimiste. Jean-Benoît doit s'en sortir. Une partie de son évolution passe d'ailleurs par la relation intime qu'il tisse avec Didier Nion. Plus qu'un témoin, le réalisateur devient peu à peu acteur de son film. Son rôle ? Père de remplacement. Cette substitution ne prend réellement effet que dans la seconde partie du film, la plus intéressante. La scène sur la plage est un déclic pour l'adolescent qui rompt la relation formelle de filmeur à filmé. Et, de même qu'il abandonne ses inhibitions face à la caméra, il oublie peu à peu son refus et son incapacité à apprendre. Jean-Benoît, qui accepte finalement le passage à l'âge d'adulte, gagne en consistance et acquiert ainsi la force et la présence d'un personnage de fiction.

Marilyne Letertre

**ACID. Sur un ado
bourru, un
documentaire au ton
juste de Didier Nion.**

«17 ans» mis à nu

17 ans

de Didier Nion, 1 h 26.

Un objet comme ça, on n'en croise pas souvent dans une vie de critique.

17 ans est un documentaire tout simple et très carré qui trouve sa place dans notre imaginaire aux côtés de mythologiques fictions: celles des tout premiers Truffaut, celles des derniers Rossellini ou celles des actuels Dardenne.

17 ans, c'est 86 minutes en compagnie du jeune Jean-Benoît, ado bourru de la région rouennaise que le sort social n'a pas ménagé. Il a été placé en foyer encore enfant. Depuis, son père alcoolique s'est suicidé et, de sa mère, on n'entendra qu'une volée de jurons. L'horizon de Jean-Benoît, c'est, d'une part, un BEP de mécanicien auto, pour la préparation duquel il ne parvient pas à se discipliner, et, d'autre part, Héléna, sa petite copine, qu'il appelle quant à lui «mon petit boudin».

De ses premiers récits (il a alors

13-14 ans) à sa première voiture, Jean-Benoît nous accroche ferme à son sillage buté, et parfois contre son gré: une part de la magie du film tient dans le rapport sinon agressif du moins souvent tendu entre celui qui tient la caméra et son modèle. La fermeté du premier et la nature récalcitrante du second, qu'elles soient tacites ou explicites, forment hors champ un ping-pong aussi poignant que savoureux. Cet homme à la caméra, dont on ne connaîtra que la voix *off*, c'est Didier Nion, qui signe à la fois l'image, le scénario et la réalisation de *17 ans*. On n'est pas prêt d'oublier l'extraordinaire équilibre de délicatesse et de cruauté dans lequel il parvient à maintenir la vérité de son histoire. Saisi en plein air, dans une fluide et venteuse liberté, le film est en lui-même une expérience et une métaphore de la beauté âpre, parfois ingrate, de ce grand ado compliqué qui nous fait face.

«*Il m'a transmis la violence*», dira-t-il de son père, sans nécessairement nous convaincre, mais en nous bouleversant parce que cet aveu nous apprend sur le regard que Jean-Benoît porte sur lui-même. On peut y lire la trace d'un certain dressage psychosocial, mais, grâce au *happy end* bien réel et à la grosse vanne dont Jean-Benoît vient le parachever, on sort de *17 ans* comme son héros, gonflé à bloc. Il est maintenant adulte. A lui, enfin, la vie ●

O. St.

Dix-sept ans

JEAN-BENOÎT est fou de joie. Il vient d'être accepté dans un garage comme apprenti mécanicien, le métier dont il a toujours rêvé. Il a deux ans pour obtenir son diplôme. Deux ans pour dompter la révolte pulsionnelle qui l'habite, dépasser son aversion pour l'autorité et échapper à « *une vie de merde* » qu'il connaît trop bien. Deux ans durant lesquels Didier Nion l'a accompagné, patiemment, pour qu'ils fassent ensemble ce très beau film initiatique. Dans le monde du garage, le réalisateur s'attarde sur les gens au travail, sur leurs gestes, sur les rapports qu'ils entretiennent entre eux, restituant de l'ensemble l'image d'un système complexe. Progressivement, il gagne sa place dans la vie privée de son héros, dans l'univers qu'il s'est construit avec la formidable Héléna, adolescente d'une maturité inouïe qui tient à la fois le rôle d'amoureuse, d'ange gardien et de mère. Récit épique du combat sans merci entre Eros et Thanatos, film à suspense (enjeu crucial : le diplôme), regard très juste sur l'adolescence, zone de turbulence dont on sort à la fois plus intelligent et beaucoup plus bête, le film doit sa richesse à la grande générosité de son auteur. *Dix-sept ans* aurait pu être une tragédie. C'est un film sur le miracle de l'amour. – I. R. Film français de Didier Nion. (1 h 26.) ACID.

Dix-sept ans, de Didier Nion • Dans ce documentaire, le réalisateur filme en empathie un jeune homme dont le père s'est suicidé et qui tente de trouver le chemin d'une vie « normale »

Jean-Benoît, entre désespoirs d'enfant abandonné et rêves d'adulte

LES YEUX, la bouche, sont les deux cibles de tout documentariste qui se pique de faire entendre quelqu'un. Aussi justifiés qu'ils soient, les témoignages à visage masqué et voix brouillée, devenus monnaie courante à la télévision, cantonnent l'enregistrement par micro et caméra au symptôme social et s'affichent comme de l'anticinéma. Le grand cinéaste danois Carl Dreyer disait qu'un visage est une « terre qu'on n'est jamais las d'explorer ».

Le titre du film de Didier Nion est trompeur. Il ne s'agit pas d'un documentaire sur ce qu'avoir 17 ans pourrait signifier en l'an 2000, mais du portrait d'un adolescent à l'âge de raison. Jean-Benoît parle, se confie. Ses yeux, sa bouche, sont les révélateurs principaux de ce que traquent image et son. Cœl incroyablement malin et regard d'enfant battu, gorgé de spleen, de détresse autant que de désir de revanche. Lèvres affamées de cigarettes et de confession.

ACTEUR-NÉ

Filmés à vif, dans leur authenticité, nombre de « gens de la rue » se révèlent extraordinairement justes à l'écran. Ce gamin-là est en même temps un acteur-né, au bord du cabotinage lorsque, mû par une impulsion rebelle, il sort du champ, semblant s'offrir des caprices de star.

Rien de calculé : sa jouissance de se livrer, d'être écouté, n'évacue pas sa souffrance, ses angoisses, son tempérament d'indomptable,



Jean-Benoît avec Hélène : « Si elle n'est pas là, je suis perdu. »

ble, son mal à « se poser ».

Jean-Benoît a été placé en foyer, sur décision de justice. Deux ans d'enfer. Sa mère, soignante de nuit, qui n'apparaît dans le film qu'en voix off (« Tu me fais chier ! »), symbolise l'absence. Elle « n'a jamais su me dire qu'elle m'aimait ». Ses parents s'engueulaient. Son père buvait. Un jour, il s'est tiré une balle dans la tête. Jean-Benoît ne s'en est jamais remis. « Mon père est parti. » Il est conscient d'être prisonnier d'un cercle vicieux : violence, rancœur, autodestruction, propension à retomber dans « une vie de merde ».

Il regarde les photos de son père, revient dans la maison normale où il vécut une bouffée de bonheur, caresse la tombe paternelle. Il a « les yeux remplis de chagrin » : « J'ai le mal au fond de

moi. » Il lui arrive de s'approcher du vide, sur les falaises. Il a « envie de sauter ». Jean-Benoît a la volonté de se reconstruire. Avec deux bouées de sauvetage. Hélène, sa fiancée, sa « petite mère poule », son « petit boudin », avec laquelle il voudrait fonder « une famille normale » : « Si elle n'est pas là, je suis perdu. » Et son job.

LE CAMBOUIS OU LE « CARNAGE »

Il veut décrocher son BEP de mécanicien. Ses yeux pétillent quand il parle mécanique. « Avoir un boulot. » Mains dans le cambouis, c'est son nirvana. Mais ce bricoleur-né est ingérable. Malgré leur bonne volonté, les profs se désespèrent.

Il est renvoyé de son centre d'apprentissage. Ça n'arrange pas « le bordel dans [sa] tête ». Il est

conscient d'avoir fait « une grosse connerie », ça lui « fait bizarre ».

Jean-Benoît va mal, il oublie la date de l'examen. Mais redresse la barre. Il obtiendra son diplôme. C'est l'extase. Son « chef » lui a demandé de refaire un moteur, remettre en place pistons, segments, paliers, culasse, rampe d'huile, tout ça... Il est « heureux, quoi ! ».

Fini les autotamponneuses : il a une bagnole. Cadeau du ciel : « Une petite bagnole propre ! » Il la brique, la lustre, ne laisse à personne le privilège de mettre ses « mains dessus ». A peine acquise, il en branche l'alarme. Rêve : avoir le permis pour les vacances.

Se faire « un plan essence ». Hélène dit : « On ira voir des châteaux. » Un jour, peut-être, il arrêtera de prendre sa tire pour aller seul en forêt et tourner en rond dans la clairière. Ce qu'il appelle « faire carnage ». Avec sa vie.

Jean-Benoît, brut de décoffrage et blessures ouvertes. Suivi dans l'atelier, puis sur les traces de son passé, ou main dans la main avec Hélène. Filmé par un complice. Didier Nion est en empathie, il a connu semblables désespoirs. Ce qui est beau dans *Dix-sept ans*, c'est aussi cela : l'implication du cinéaste, qui se pose en père de substitution.

Qui rabroue et interpelle ce petit bonhomme au crâne rasé. Pour le sauver du « carnage ».

Jean-Luc Douin

Film français. (1 h 23.)

Il venait d'avoir «Dix-sept ans»

Un documentaire juste de Didier Nion sur les difficultés d'un garçon à entrer dans l'âge adulte.

Dix-sept ans

Documentaire de Didier Nion
avec Jean-Benoît Durand,
Hélène Paris... 1h23.

Au début du film, on voit un gamin à casquette, assis dans l'herbe, au bord d'une falaise. Il parle de l'attraction du vide, imagine comment ça fait quand on tombe à pic, que le sol se dérobe et plus seulement dans la tête mais sous les pieds, vraiment, pour un bref instant de vertige suspendu. Le plan suivant, il n'a toujours pas sauté, a grandi comme tout le monde et s'apprête, comme n'importe qui, à rentrer dans la vie sociale. Un stage dans un garage et un cursus d'apprentissage doit lui permettre d'obtenir un BEP de mécanicien diéséliste.

Perche tendue. Le documentariste Didier Nion le suit épisodiquement durant toute cette période difficile où les enjeux et les questions s'accumulent. Qui devenir, et pourquoi? La marche au bord du gouffre est le lot commun à cet âge où rien n'est vraiment décidé. C'est probablement encore plus vrai pour un gamin intelligent, malmené par une histoire familiale traumatique, déjà rempli de doutes et de soupçons sur ce que la société peut lui apporter de bon. Orphelin de père, Jean-Benoît a été placé en foyer, il fait des «conneries», a «perdu deux ans», il veut garder la tête haute, ne pas (se) décevoir. Didier Nion avait rencontré Jean-Benoît Durand alors qu'il tournait, en 1997-98, un autre documentaire, *Juillet*, sur des vacances dans un camping en Normandie. Quand il propose au garçon de faire un film sur lui, ce dernier se laisse convaincre comme on saisit



Jean-Benoît, apprenti mécanicien, et sa petite amie Hélène. Le tournage, houleux, a duré vingt-sept mois.

une perche tendue. Au début, le cinéaste et son sujet se voient deux à trois fois par mois, ils font des «séances» de tournage qui durent de un à trois jours. L'accord entre les deux hommes ne tarde cependant pas à se disloquer à travers le spectre déformant du film. Des rapports de forces s'instaurent. Le cinéaste raconte: «Avec le film, je foutais la pression à Jean-Benoît et je levoyais qui peu à peu s'éloignait. Après chaque séance, chez moi, j'en traçais les images dans l'ordinateur et je voyais bien qu'il ne se passait rien, que Jean-Benoît se refusait à s'emparer du film. Quand je n'étais pas là, on me racontait qu'il ne foutait rien et quand je venais, il donnait le change.» Pendant deux mois, l'adolescent et le cinéaste ne se parlent plus. Ils ont, par téléphone, des discussions orageuses.

Quelque chose que le film était censé clarifier dans la relation de Jean-Benoît à lui-même - à sa famille et à son avenir, ses pulsions d'échec, la dissociation profonde entre ce

«Il fallait que le film devienne le miroir de sa transformation.»

Didier Nion

qu'il voudrait faire et ce qu'il fait, cette violence en lui qu'il contient mais qui le déborde par crises - s'est complètement obscurci. «A ce moment, c'était très dur, je sombrais avec le film, se souvient Didier Nion. Après des mois de travail, j'ai été obligé d'aller vers mes producteurs et de leur expliquer que le film était mort.» La petite amie de Jean-Benoît, Hélène, parvient cependant à le convaincre de revenir sur sa décision. De ce

clash, *Dix-sept ans* rend compte à travers une séquence surprenante où le cinéaste, hors champ, agrippé à sa caméra, et l'adolescent buté s'engueulent ferme. Le pacte implicite de mutuel agrément qui forge les rapports du filmeur et du filmé est brutalement remis en question au point de mettre en péril la pérennité du documentaire lui-même. Après cette étape, le film a repris, jusqu'à son dénouement.

Complexe. Le tournage de *Dix-sept ans* aura donc duré vingt-sept mois. Le cinéaste a élaboré son film dans un constant, patient et souvent douloureux aller-retour entre sa volonté de raconter une histoire construite en une série de séquences significatives et les événements du tournage lui-

même, «les manquements, les fuites, les humiliations, les découvertes». Le résultat, en dépit de sa grande simplicité apparente, contient une matière riche et complexe où s'éclairent mutuellement les expériences de l'individu et les contraintes sociales, la vie psychique blessée et une intégrité à sauvegarder coûte que coûte. On voit bien que le garçon est constamment confronté à des exigences contradictoires. Il lui est demandé de s'accomplir personnellement et, en même temps, son instabilité fondamentale est jugée néfaste par ses professeurs, ses collègues de travail et ses proches. Plus il se conforme à sa vérité (faite de fuites en avant et d'esquives), plus il se rend incompréhensible aux autres. Le legs paternel est aussi lourd à porter, à travers la figure contradictoire de l'homme violent et

fragile auquel le fils veut rester fidèle tout en souhaitant ne pas lui ressembler. Comme dans l'alpinisme, les deux grimpeurs, Didier et Jean-Benoît, sont suspendus dans une même cordée et si l'un des deux décroche, il précipite son coéquipier dans l'abîme: «Je ne voulais pas que Jean-Benoît m'entraîne dans son désir toujours latent de naufrage, il fallait que le film devienne le miroir de sa transformation. Je crois que le cinéma nous a sauvés», dit encore Didier Nion.

Séparation. Ce cinéaste, encore mal connu du grand public, bien que très respecté dans le circuit cinéphile, a déjà signé plusieurs documentaires, dont *Clean Time, le soleil en plein hiver* (1996) ou encore *Vientiane, carnet octobre 1999*. Photographe dès l'enfance au Petit Quevilly (il y est né en 1959), il a passé un CAP de menuiserie puis est devenu technicien de cinéma et de télévision, chef machiniste, enfin opérateur. Il a beaucoup voyagé (en Asie), fait cinq traversées de l'Atlantique à la voile. Il admire Renoir, Vigo et Herzog, en particulier *Fitzcarraldo* pour la démesure de l'entreprise et la solitude de celui qui entend la mener: «Pour ça, mon père avait une expression, *attaquer les montagnes à la petite cuillère.*»

Il n'est pas facile pour lui de parler de *Dix-sept ans*, le film plonge loin dans sa propre histoire, puisqu'il a, lui aussi, été placé après la séparation de ses parents dans une pension, «un univers que je qualifierais de carcéral». Le film construit donc un face-à-face de plus en plus égalitaire entre lui et Jean-Benoît, et tend vers ce point d'indistinction où l'indignité - de vivre et de filmer - redevient supportable. ◀

Didier Péron

d'autres films

Chemins de traverse

de Manuel Poirier, 1h41.

L'histoire d'un père, Victor, qui parcourt les routes avec son fils ado, Félix. Victor tente de se débrouiller et fait des conquêtes sous l'œil goguenard de sa progéniture. Lui aussi rencontre l'amour. Une école de la vie.

Ecrivains des frontières, un voyage en Palestine

de Samir Abdallah et José Reynés, 1h20.

Une délégation d'écrivains palestiniens rend visite au grand poète Mahmoud Darwish, à Ramallah. Une façon de faire entendre des voix dans le fracas de la guerre. Celles qui préparent la paix.

Five Obstructions

de Lars von Trier et Jørgen Leth, 1h30.

Quand le cinéaste Jørgen Leth vient proposer à Lars von Trier de produire son film, il met cinq conditions difficiles: 12 images par seconde, l'animation, tourner à Cuba... A chaque vision, Trier commente et refait son Dogme.

The Mother

de Roger Michell, 1h51.

May est une grand-mère ordinaire de la banlieue londonienne. A la mort de son mari, elle s'installe chez ses enfants, à Londres même. Elle y tombe amoureuse de Darren, 30 ans, un homme qui rénove la maison, l'amant de sa fille.

Polly et moi

de John Hamburg, 1h30.

Reuben planifie sa vie et sa carrière avec rigueur. Il déteste les surprises, bonnes ou mauvaises. Lorsque Polly revient dans sa vie, au moment où sa femme le plaque: l'ancienne étudiante sage est devenue une hippie chic et excentrique.

Une vie à t'attendre

de Thierry Klifa, 1h45.

Alex tient un restaurant à Paris avec Julien, son petit frère, et Camille, sa meilleure amie. Alors qu'il s'apprête à faire sa vie avec Claire, il retrouve par hasard Jeanne, son premier amour, de retour à Paris après douze ans d'absence.



JEAN-BENOÎT DURAND ET HÉLÈNE PARIS

♥♥ ON DÉCOUVRE «Dix-sept ans»

Jean-Benoît a l'âge du titre. Ou un peu moins, puis un peu plus, puisqu'on le suit sur vingt-sept mois. Il ne se drogue pas, ne braque pas de pompe à essence, ne brûle pas de voiture. C'est un grand gamin comme tant d'autres, taraudé par ses contradictions à force d'en avoir bavé. De lui, on ne saura que ce qu'il dira. Tout, en définitive. Pas d'un bloc, bien entendu. Livré petit à petit à Didier Nion, réalisateur de confiance, confident à la caméra, à cheval entre le thérapeute et le père de substitution.

Le vrai père de Jean-Benoît s'est tiré une balle. De son vivant, c'était «un tas de bor-

del que je veux même plus m'en rappeler», dit Jean-Benoît. Le français est peu châtié, le caractère de cochon et le fond honnête. Didier Nion ne filme pas un cas social mais un adolescent. Pas plus de leçon à en tirer que de message à percevoir. Le lien établi entre lui et le metteur en scène dépasse le cadre du reportage. De la même façon que ces plans rapprochés et brillamment montés baillaient le côté documentaire.

«Dix-sept ans» est un film qui s'adresse au plus grand nombre. Le tact et la justesse ont toujours été fédérateurs.

«Dix-sept ans», de Didier Nion, avec Jean-Benoît

Durand, Hélène Paris.

En salles le 3 mars.

Le plus bel âge de la vie

Documentaire. Pendant vingt-sept mois, la caméra de Didier Nion a suivi Jean-Benoît, dix-sept ans, à un moment charnière de sa vie, entre révolte et apprentissage de l'existence.

Dix-sept ans,
documentaire de Didier
Nion. France, 1h23

Une falaise, quelque part près de Fécamp. Le jeune Jean-Benoît (Jean-Benoît Durand) a des yeux plus grands que la mer, plus vifs que ses embruns. Des mondes y surgissent par vagues, s'effacent sous ses paupières, font retour dans les ombres et lumières de son visage aux traits sculptés comme un bois flotté qui émerge des rouleaux. Nous passons dans un atelier de mécanique. Les hommes au travail dans les arcs de la soudure créent geste à geste leur propre dramaturgie. Jean-Benoît commence là un apprentissage de mécanicien dieseliste, mais il s'échappe des cours, et au travail, se borne vite. La caméra ne le

lâchera pas. Dans la chambre de ce petit bonhomme sans âge subsistent des reliefs d'enfance. Clope au bec, il contemple le camion miniature qu'il a toujours rêvé de conduire « en vrai ». Un aquarium aussi, il aime « être tranquille ». Enfin, il aimerait. Il aimerait tellement de choses. Jean-Benoît s'accroche et dérape, renonce et recommence.

Tout au long, nous allons suivre Jean-Benoît qui se disperse et se recadre. Avec la caméra, surtout grâce à elle, Jean-Benoît ramasse ses abattis, relie les éclats de violence, le puzzle de la perte. Pas à pas, plan après plan, il apprend à se dire. Il lui faudra du temps, du courage pour parler de son père qui lui a « donné de l'amour » mais dont il craint d'avoir hérité la violence. Il pose les mots comme des briques sur l'indicible, ce père

qui n'est pas seulement « parti » mais s'est tiré une balle dans la tête, un jour plus moche que les autres. La mère apparaîtra en creux, par une bordée de jurons furieux adressés à son fils. Elle, depuis trente ans, travaille de nuit à l'hôpital. Elle en a bavé, c'est sûr. La colère, Jean-Benoît comprend.

L'amour, il le connaît. C'est Hélène (Hélène Paris) qui le lui a appris, son « petit bou-

din », maternante, chuchotante, si douce, qui le tient par la main, espère et doute. De la relation qui les cimente apparaît la clef de voûte. Hélène, provisoirement sans travail, fait confiance à la vie. Jean-Benoît doit faire son apprentissage.

Images simples ou simples images, le film de Didier Nion creuse dans le réel une veine qui l'apparente au meilleur

de Ken Loach. L'histoire pourrait obéir aux règles de la tragédie : géographie unique, drame familial, mort violente. Le temps, celui du cinéma, nous livre ce film après vingt-sept mois de tournage. L'auteur, proche de Jean-Benoît, revendique son intervention. Ses questions ne relèvent pas du reportage. La caméra capte les personnages en plans larges avant de s'approcher jusqu'au grain de la peau, laissant le champ ouvert sur l'océan, la nature dont la permanence n'offre aucune résilience. L'alchimie des liens entre le réalisateur et son « sujet » participe à une transformation active, en devient l'objet. « À dix-sept ans, on peut changer », affirme Hélène. Pour nous, surtout pour lui-même, Jean-Benoît existe vraiment.

D. W.



Jean-Benoît et son amie Hélène qui lui fait découvrir l'amour.

HUMANITÉ HEBDO. SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 MARS 2004. 48

DOCUMENTAIRE

Jean-Benoît, un adolescent en route vers la vie

Le cinéaste Didier Nion dresse dans « Dix-sept ans » le portrait d'un jeune homme que son passage chaotique à l'âge adulte renvoie au souvenir de ses propres souffrances

DIX-SEPT ANS ★★
de Didier Nion

Il est épuisé, Didier Nion. Épuisé comme on peut l'être après une naissance qui aura demandé trois ans d'efforts. Son film,

Dix-sept ans, est un acte de libération. Pour lui, l'ancien menuisier qui a donné corps à sa rage vitale de devenir cinéaste, comme pour Jean-Benoît, le petit révolté dont il a senti la puissance de vie et la volonté de triompher d'un destin trop tracé. Plus qu'une complicité, un miroir

« Je lui ai dit que nous étions tous les deux la matière de ce film. »

s'est tendu entre ces deux-là. Le jour où Jean-Benoît a raconté son histoire à Didier Nion, l'adulte n'a pas été bouleversé. « Cela aurait voulu dire que je ne connaissais pas ce dont il me parlait. J'en ai compris toute la douleur, je me suis senti proche de lui et j'ai su que nous pouvions travailler ensemble. »

Jean-Benoît exprime à ce moment-là l'intelligence lumineuse dont il éclaire aujourd'hui *Dix-sept ans*. Didier Nion est l'un des seuls à percevoir alors l'éclat que le gosse enfouit sous une incapacité à mettre de l'ordre dans sa tête, « tournant en rond » sans parvenir à canaliser cette envie de réussir qui jaillit comme une source incontrôlée. Son mal de vivre est le symptôme visible



Jean-Benoît aux côtés d'Hélène, la jeune fille avec qui il entretient une relation amoureuse.

d'une enfance déglinguée. Évelyne, sa mère, travaille de nuit depuis trente ans à l'hôpital de Rouen. Le père a quitté le foyer avant de se mettre une balle dans la tête.

Jean-Benoît court après son souvenir, après un modèle dont il a besoin pour se construire. Didier Nion

n'est pas un père de substitution. Il tend la main au même parce qu'ils en ont besoin tous les deux. Le film prolonge la psychanalyse qu'il a entreprise pour dépasser les blessures de l'enfance. Lui aussi. « Mon père a épousé ma mère sans lui dire qu'il avait déjà une fille, puis il a quitté

le domicile alors qu'ils avaient trois enfants. Je m'en suis éloigné jusqu'au jour où j'ai retrouvé sa trace. L'homme libre qu'il était avait perdu tout son panache. Lui qui aimait écrire avait cessé de faire fructifier son talent. »

Didier et Jean-Benoît partagent

ce désir-là : produire un objet pour laisser une trace. Leur film commun répond de façon extraordinaire à cette attente. Il y a six mois, la diffusion sur Arte de *Dix-sept ans* (lire La Croix du 29 septembre 2003) avait ému au cœur ; le passage au cinéma – pour lequel le film était initialement conçu – offre une magnifique chance au public de recevoir l'émotion brute d'une naissance à soi-même.

Un avènement fragile, menacé par la résurgence des vieilles peurs de l'adolescent. Un jour, sur la plage, Jean-Benoît envoie balader le cinéaste. Il n'a « plus envie » de faire le film. Didier Nion se révolte. « Je lui ai dit que nous étions tous les deux la matière de ce film. Il fallait qu'il comprenne pourquoi il fuyait ce qu'il désirait. » Hélène, l'amour de l'adolescent, la mère qu'il n'a pas eue, le convainc de reprendre l'aventure et le ramène à lui-même. En compagnie de la jeune femme, merveilleuse de lucidité et de maturité, il poursuit le chemin chaotique qui le conduit jusqu'à son BEP de mécanicien. Sa première fierté, le premier sourire qu'il envoie à la caméra. Grâce à *Dix-sept ans*, « Jean-Benoît s'est mis en mouvement. Aujourd'hui, il travaille dans une société de location de voitures. Il est père. » Et Didier Nion, comment va-t-il ? « Je vais », répond-il. Pour les deux, la vie avance.

BRUNO BOUVET

La critique de Pascal Mérigeau

Rendre au cinéma français ce que les Césars...

Sans accorder aux Césars plus d'importance qu'ils n'en ont, l'édition 2004 aura permis de mesurer l'étrange masochisme qui s'est emparé d'une profession aussi prompt à se défendre qu'à s'autoflageller. S'il a signifié quelque chose, ce qui n'est pas démontré, le triomphe des « Invasions barbares », (télé)film très ordinaire qui, en franchissant à

nouveau l'Atlantique pour se présenter aux Oscars, est subitement redevenu québécois, ce ne fut jamais en effet que le peu d'estime dans lequel les professionnels français tiennent leur propre cinéma. Serait-ce à dire qu'ils ne sont pas très fiers des films qui depuis quelques semaines font entrer les euros dans les caisses ? Et que, s'ils savaient faire des films susceptibles de plaire au public mais aussi à eux-mêmes, cela leur enlèverait un poids de l'estomac ? Ou alors, c'est qu'ils en sont venus à considérer que désormais le cinéma français de qualité n'est plus à même de générer les profits qu'ils attendent. De là à ce qu'ils en tirent la conclusion qu'il ne leur reste plus qu'à produire des âneries, la rage au cœur certes, mais la main collée au portefeuille, il n'y a qu'un pas. C'est ce que l'on redoute, car chaque semaine sortent sur les écrans des films ambitieux, bien faits, intelligents et forts. Sinon, en effet, il suffirait de se dire qu'une page est tournée, et l'on passerait à autre chose. Mais à voir la semaine dernière le très beau film de Cédric Kahn, « Feux rouges » (dont l'actualité nous a empêché de parler ici plus tôt), vrai film de vrai cinéaste, tendu, porté par une énergie impressionnante, servi par d'excellents acteurs, on se dit que le gâchis serait immense. Tant qu'il existera des films comme celui-ci, il n'y a aucune raison de désespérer du cinéma français. Tant qu'il existera, même, une seule scène comme celle du téléphone, où Jean-Pierre Darrou-

sin pendant près de douze minutes appelle des commissariats, des gares et des hôpitaux, grand moment de cinéma, justement parce que n'existant que par le cinéma, plan fixe interrompu seulement par quelques ellipses, moment où le spectateur bascule d'un personnage, présent à l'écran et qu'il a jusqu'alors toujours accompagné, à un autre, dont il ignore tout de

la situation et de ce qui lui est arrivé, cela vaudra la peine pour les uns de faire des films, pour les autres d'aller les voir.

Pour s'en tenir encore au seul cinéma français, cette semaine marque le retour d'un cinéaste auquel le succès n'a pas fait que du bien. Depuis « Western », Manuel Poirier se cherche. Il se cherche en arpentant les mêmes routes, en créant un tandem de plus, dont un des membres n'est autre que Sergi Lopez, son acteur fétiche, l'autre étant un gamin, père et fils embringués dans une aventure à la Poirier. On peut se dire d'abord que cela sent un peu le réchauffé, on n'a pas forcément tort, et puis par moments, quand il filme une arrestation banale sur un bord de route ordinaire, quand il se souvient que l'émotion vraie n'est jamais sollicitée, Poirier fait mouche à nouveau, à petites touches, sans faire de bruit, comme par mégarde, juste comme on aime.

Sur l'échelle des valeurs commerciales, Didier Nion ne pèse d'aucun poids, et il est à craindre que les gazettes ne l'honorent pas comme il le mérite. Comment vendre le film-portrait d'un gamin paumé, filmé pendant des mois, dont le cinéaste a saisi l'évolution, la maturation, les errements, les renoncements et les espoirs ? Non, on ne

sait plus, tout est fait pour qu'un tel film n'ait pas sa place. C'est pourtant d'une simplicité et d'une rectitude admirables. Ceux qui verront « Dix-Sept Ans » ne seront sans doute pas nombreux, mais ils n'auront pas perdu leur temps.

P. M.



Photos D. R.

Feux rouges

film français de Cédric Kahn, avec Jean-Pierre Darroussin et Carole Bouquet (1h46).



Chemins de traverse

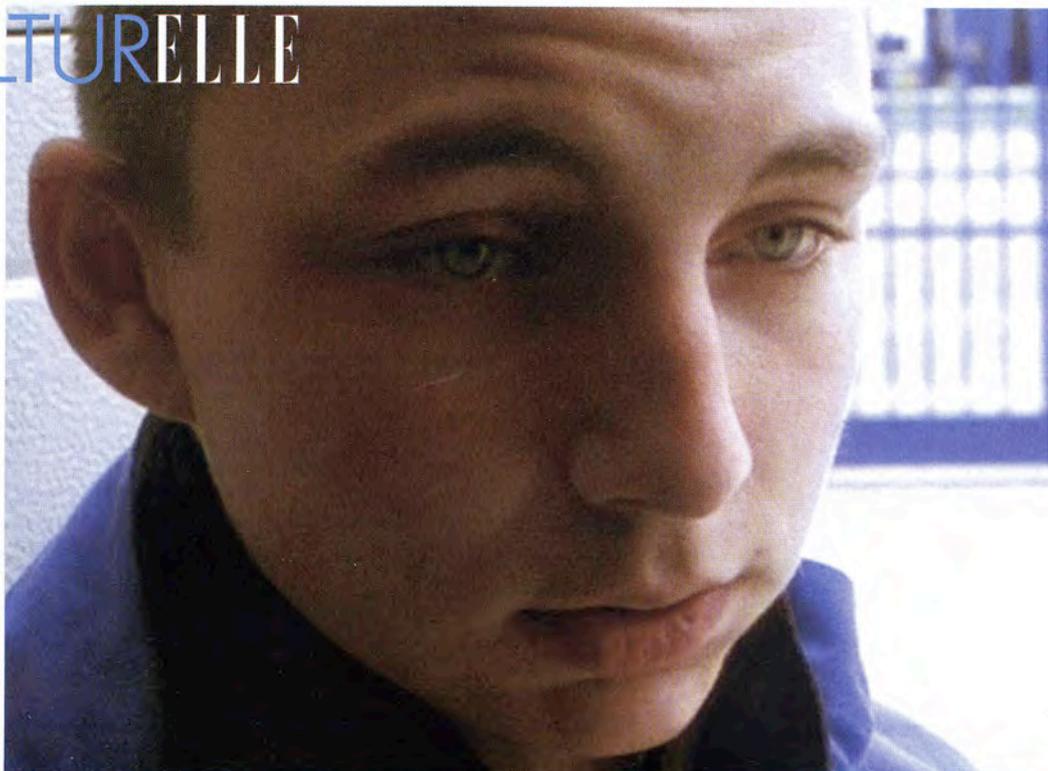
film français de Manuel Poirier, avec Sergi Lopez et Kevin Miranda (1h41).



Dix-Sept Ans

film français de Didier Nion, avec Jean-Benoît Durand, Hélène Paris (1h23).

Après « Etre et avoir », un nouveau documentaire va bouleverser les spectateurs. Jean-Benoît, devant la caméra de Didier Nion, se débat avec son enfance fracassée, ses tentations suicidaires, ses espoirs d'une vie meilleure, son indiscipline chronique... Un film qui ne s'oublie pas.



SAUVI

Regarder un être se construire. Ou se détruire, car on ne sait que dans les dernières secondes si Jean-Benoît va se débarrasser de ses entraves... Pendant un peu plus de deux ans, un cinéaste, Didier Nion, a suivi ce garçon qui veut « s'en sortir », mais parvient difficilement à apprendre, à canaliser sa violence, à répondre aux attentes de ceux qui lui donnent sa chance. Il a trop morflé, Jean-Benoît. Le carnage, comme il dit. Des scènes entre ses parents auxquelles il n'aurait pas dû assister. Le gamin a été placé en foyer « pour être protégé ». C'est là que, un jour, on lui a annoncé que son père venait de se suicider : il avait 12 ans...

Cinq ans plus tard, Jean-Benoît raconte tout ça à demi-mots, au début. Puis il se livre de plus en plus au réalisateur qui entre dans son univers. Son univers ? Le garage, où il travaille comme apprenti mécanicien avec des adultes intransigeants à l'égard de ses défaillances. Le centre de formation, dont il veut sortir diplômé en poche pour que se réalise

son rêve de « vie normale », mais, là encore, son manque d'assiduité remet régulièrement tout en question. Sa relation amoureuse avec Héléna, maternante et lucide, qui menace : « S'il reste comme ça, je ne ferai pas ma vie avec. » Et puis sa chambre, chez sa mère que l'on ne verra pas mais dont on entend les insultes jetées à son fils comme une manière de lien. Et les falaises venteuses où se réfugie parfois Jean-Benoît, tenté par le vide.

Le réalisateur s'approche au plus près du garçon, le sermonnant même, comme on serait soi-même tenté de le faire tant on se sent happé par le désir qu'il secoue ses démons, qu'il bosse, qu'il se libère enfin. Cette empathie communicative porte le film. Plus qu'un documentaire, mieux qu'une fiction, « Dix-sept ans » est un thriller humain et chaleureux. « J'ai, moi aussi, connu une vie familiale chaotique, la douleur d'être séparé de ma mère, la pension à 6 ans, la violence d'un père, puis son départ », raconte Didier Nion, 45 ans, qui s'est retrouvé en Jean-Benoît,



pendant deux ans,
réalisateur a
mé au plus près
Jean-Benoît, un
adolescent pas
comme les autres.
une leçon de vie.



TOI, JEAN-BENOÎT !

rencontré par hasard durant le tournage de son film précédent, « Juillet », dans un camping normand. « C'était le lieu où j'avais passé les seules belles heures de mon enfance avec mes parents. J'ai vu Jean-Benoît qui tentait de monter l'auvent de sa caravane avec sa mère. A 14 ans, il en paraissait 12. Il avait oublié de grandir. J'ai été frappé par son visage, par ce regard qui dissimulait tant de blessures, par sa vivacité, par son intelligence. Il s'est intéressé au tournage. Un soir, très pudiquement, il m'a déposé son histoire. Il ne disait pas : "Mon père s'est mis une balle dans la tête", mais : "Mon père est parti". J'ai pensé, le chemin va être long mais le jour où il le dira... »

« Dix-sept ans » est un film patient et pourtant intense. Didier Nion qui, avant de faire du cinéma, avait été menuisier, a su sculpter un portrait d'ado d'une infinie tendresse. Lui que le cinéma a « sauvé, reconstruit », repêche sous nos yeux un être promis à dériver, l'aide à inverser le courant du malheur. « Merci au film », dit Jean-Benoît, 21 ans maintenant,

employé dans une entreprise de location de voitures, près de Rouen, jeune papa d'un bébé que berce Héléna. « Peu à peu, Didier m'a aidé à devenir adulte, à croire en mon avenir. Les choses néfastes qui ont pourri mon enfance – alcool, cris, rupture –, ce ne sera pas pour moi, alors que, avant le film, je ne savais pas me calmer. Il me reste encore à me débarrasser de quelques trucs : j'ai des coups de blues quand je pense à mon père, je suis encore un peu nerveux. Mais, pendant le tournage, sans m'en rendre compte, j'ai fabriqué ma vie. Il me reste des rêves : offrir une maison à Héléna, avec des cerisiers et des poules dans la cour, la même que celle où j'ai vécu heureux avec mes parents un court moment. » Dans « Dix-sept ans », Jean-Benoît retourne sur ces lieux de bonheur fugace : ce sont les images les plus émouvantes. « C'est lui qui a voulu cette visite, observe Didier Nion. Jusque-là, nous étions restés dans son cadre de vie quotidien. Quand il s'est ainsi emparé du récit, c'est devenu un film. » Un film magnifique.

PATRICIA GANDIN

Prod.

Un cinéma bien réel

Dix-sept ans de Didier Nion, pour lequel la juxtaposition de ces deux termes, « cinéma » et « réel » trouve toute sa justesse. J'ai été saisie quasiment dès la première séquence du film, en découvrant le personnage filmé en bordure de falaise et de mer, près de la bascule, dans un plan serré et vibrant sur lui, et pour clore cette séquence introductive, sa parole qui dit son envie de se jeter dans le vide, son attirance ambivalente, envie et pas envie en même temps. Tout le film est contenu dans cette première tension, cette fragilité, ce « prêt à tout lâcher tout en s'accrochant quand même à la vie ». Il évoque ce qui sera également tout l'enjeu du film : sera-t-il capable ou non de concrétiser son désir de travailler dans un garage ? En effet, nous allons suivre ce jeune garçon dans ses difficultés à mener à bien son projet, bien réel, d'obtenir son CAP de mécanique. Le film fonctionne par petites touches, chaque fragment est un pur moment de cinéma tant pour des raisons formelles (choix du cadre, lumière, dispositif) que pour des raisons de sens. Le réalisateur, très investi dans son film, sait préserver tout du long la bonne distance, son portrait devient universel et l'émotion se distille avec une retenue très efficace. La symbolique de la voiture est explorée dans toutes ses variantes : la vitesse, le bijou qu'on bichonne, l'évasion, la conduite de sa vie, et la mécanique, dans son double mouvement de démontage / remontage, devient une allégorie très juste de cette vie si tôt cassée, qui ne pourra se construire qu'en déconstruisant (est-ce possible ?) afin de reconstruire quelque chose de plus solide. Le garage est superbement filmé, la confrontation avec les machines, implacable...rigueur, discipline, concentration, imperméabilité aux états d'âme...sentiment d'une tâche insurmontable, poids du réel.

La question de la transmission est traitée à différents niveaux. La présence / absence de la mère, dont la dimension maléfique est renforcée par le fait que le seul moment où elle existe, c'est à travers sa voix off vénéneuse, qui crache tout son venin au sens littéral du terme. Comment continuer malgré tout, à essayer de construire sa vie, de construire ce film ? Le père, cruellement absent, fantasmé, à la souffrance duquel le fils s'identifie, grave dans le film la béance d'un deuil resté en souffrance.

Autres figures tutélaires, les hommes rencontrés dans ce parcours, ceux qui travaillent dans le garage où il est en stage et ceux qui enseignent dans la formation qu'il suit. Un univers d'hommes qui tout en transmettant un savoir-faire vont tenter de réparer les dégâts, d'être à la fois compréhensifs et exigeants, un pont entre l'univers intérieur et le monde extérieur (bien connu pour ne pas faire de cadeaux), un petit pallier de décompression avant le véritable saut dans le vide, l'inconnu de la vie active où les failles de chacun ne sont plus prises en compte. Le filmage en intérieur (garage, lycée) symbolise le monde extérieur, ses limites, et ce qui est filmé en extérieur le monde intérieur sans limites et tortueux du personnage, sa fragilité en tension ...à la frange .. le bord de la falaise en bord de mer...

Quant au réalisateur lui-même, figure invisible omniprésente, il rappelle à son personnage dans un moment fort du film le contrat qu'il a passé avec lui, exigence qui renvoie à celle qu'il aura à honorer dans le contrat qu'il essaie de signer avec la vie ... sa vie. Comment ne pas se demander jusqu'à quel point elle lui appartient, sa vie ?

Tout est mis en scène avec une justesse qui colle à la réalité du personnage, et c'est ce qui me touche le plus dans un documentaire : ni trop formel, ni trop « reality », et cette justesse tient jusqu'à la fin du film, qui s'achève dans un très beau revers de situation, tant réel que filmique, qui ouvre le film sur une vision un peu moins bouchée de l'extrême fragilité du personnage, un film à la fois lucide et bienveillant.

Je suis sortie bouleversée de cette projection de 90 mn, tant par l'histoire de ce personnage que par l'équilibre subtil que le réalisateur a su trouver entre le cinéma et le réel.

On est sérieux quand on a 17 ans

Dix-sept ans ★★

De Didier Nion, avec Jean-Benoît Durand, Héliana Paris, 1h23.

Alexis Champion

CE documentaire d'exception témoigne de deux années cruciales dans la vie d'un adolescent apprenti garagiste. Jean-Benoît. Il n'oublie jamais qu'il est filmé, sans pour autant perdre son naturel. Souvent, il s'adresse directement à la caméra, parfois pour régler ses comptes avec le réalisateur Didier Nion, dont on entend la voix et sent la présence. Jean-Benoît ne joue pas avec la caméra, mais s'appuie plutôt sur elle pour démêler ses blessures et se guérir. Avant l'échec scolaire et la formation en mécanique, il a connu la violence parentale, les foyers et finalement la tragédie, le suicide de son père.

« Jean-Benoît est partie prenante du projet et conscient de tout ce qu'il dépose dans le film. Notre démarche est un anti-*Strip-tease* », estime Didier Nion. En effet, la célèbre émission belge diffusée sur France 3 ne dévoile ses personnages tels qu'ils vivent qu'à partir du moment où ils oublient les caméras. Il revendique au contraire la grammaire et les outils propres au cinéma. « Le fait de tourner avec une seule optique sans zoom est essentiel. Cela m'oblige à m'approcher si j'ai besoin d'un gros plan. »

La sortie en salles de *Dix-sept ans* comble son auteur. « C'est une victoire. Aujourd'hui, de plus en plus de gens pensent qu'on peut tout faire avec la vidéo et oublient la dimension cinématographique du documentaire. A tort. »

L'adolescence blessée

Brigitte Baudin

Il arrive d'un pas hésitant, se présente gauchement, pinaille sur les mots. Didier Nion est un écorché vif. Il ne se livre pas au premier venu. Il faut le mettre en confiance, l'appivoiser, lui donner le temps de s'exprimer. Six ans après *Juillet*, il revisite son enfance aux pieds des falaises normandes, non loin des plages du débarquement, il signe *Dix-Sept Ans*, le récit d'une adolescence blessée : celle de Jean-Benoît Durand, un gamin au passé chaotique qui rêve de devenir mécanicien.

« J'ai rencontré Jean-Benoît dans le camping de Quiberville, sur les plages de mon enfance, battues par le vent, près de Dieppe où j'ai tourné *Juillet*, mon premier long métrage, raconte Didier Nion. Il avait 14 ans et passait des vacances avec sa mère. J'ai été frappé par son intelligence aiguë, son regard dissimulant tant de blessures. Il traverse le film avec son visage, ses mots, sa personnalité si sensible et touchante. »



Didier Nion a rencontré Jean-Benoît sur les plages du Nord. Il partage avec son héros une même enfance douloureuse. (DR.)

Didier Nion a eu une adolescence blessée et un apprentissage difficile de la vie. « J'ai vécu une enfance aussi chaotique que celle de Jean-Benoît, avoue Didier Nion. Mon père est parti lorsque j'avais 5 ans. Ma mère est restée seule pour nous élever. J'ai ensuite été pensionnaire loin de ma famille. Une époque très douloureuse ! A 15 ans, je suis, comme lui, entré en apprentissage. Mon CAP en poche, j'ai exercé le métier de menuisier pendant neuf ans avant de me retrouver, par passion, dans le monde du cinéma. »

La chance sourit alors à Didier Nion. Engagé comme assistant machiniste sur *Garçon* de Claude Sautet apprend ce qu'est l'écriture cinématographique et « la subtile chorégraphie à laquelle se livre le metteur en scène en jouant avec les cadrages et les objectifs ». Sur *Subway*, il admire la dextérité et la maîtrise technique de Luc Besson. Il rencontre enfin Henri Alekan, le directeur de la photo, sur le tournage d'*Esther* d'Amos Gitai. « C'était un grand monsieur, un maître heureux de transmettre son savoir, se souvient Didier Nion avec émotion. Il m'a transmis que l'incident crée l'événement. Que le cinéma n'est pas figé. Qu'il est au contraire la résultante du hasard. Une belle leçon de liberté ! »

Un autre Doinel

La critique de Dominique Borde

GROS PLAN SUR UN VISAGE. A peine sorti de l'enfance par la mauvaise porte, il est têtu et rieur. C'est celui de Jean-Benoît, un jeune que l'on qualifierait d'inadapté social. Didier Nion a installé sa caméra à côté de lui pour analyser et balayer cette facile définition. A priori, il a tout contre lui : un père suicidé, une mère coléreuse qui ne le comprend pas, une difficulté à s'intégrer au système scolaire et une attitude volontiers provocante et révoltée. Pourtant, à l'écouter de plus près, on découvre quelques trésors comme sa petite amie Hélène qui l'accompagne telle une « petite mère » et, plus loin, un idéal : son désir d'obtenir un BEP de mécanicien.

Loin de la délinquance ou de l'oisiveté, Jean-Benoît veut s'en sortir. Au début du film, il est heureux comme un gosse le jour de Noël

parce qu'il vient d'être admis dans une école professionnelle. La rédemption n'est pas loin avec, au bout, un métier, une vie normale et pourquoi pas heureuse. C'est cet itinéraire que filme Didier Nion en suivant les pas décidés, parfois hésitants et maladroits, parfois emportés, de cet adolescent en mal de normalité et de reconnaissance.

Pas un documentaire social avec plongée dans le sordide et vision désespérée d'un monde sans issue, mais un reportage sur l'espoir et ses chaos, qui se contente d'accompagner Jean-Benoît à l'orée de sa nouvelle vie. Entre l'atelier et les falaises de Quiberville battues par les vents, un destin se dessine, s'affirme et éclate avec la fin de l'année scolaire et ce BEP qui va transformer l'adolescent à problème en adulte. Un vrai parcours accidenté illuminé par la lucidité et l'espoir pour un film témoin qui accompagne la douleur et la rédemption. Un beau et simple manifeste !

Le Figaro

Didier Nion, cinéaste artisan enfin libéré

D'abord cinéaste amateur, ce menuisier décroche en 1983 un petit boulot sur un tournage de Claude Sautet. Machiniste, opérateur, puis monteur..., il sort aujourd'hui son premier film

VIDÉ. Il vient d'accoucher de 17 ans, son premier film de cinéma. Le tournage avait commencé après la fin d'une analyse. Ce portrait d'un jeune révolté, écartelé entre le désir de s'intégrer et des pulsions destructrices en est, par bien des aspects, le prolongement.

Comme Jean-Benoît Durand, son sujet filmique, Didier Nion a grandi sans père. Comme lui, il a connu l'enfermement et a été apprenti. En le suivant pendant une période décisive de son existence, en en faisant un héros de cinéma, en s'offrant à lui comme un père de substitution, Didier Nion lui a transmis ce que lui-même avait reçu.

Sa vie avait mal commencé. Le père était violent, buvait et en est mort. Didier Nion n'a pas 6 ans quand « il se tire », laissant la mère seule avec ses trois enfants. Celle-ci « les colle en pension », « univers carcéral, violent, terrible, d'autant plus dur à supporter qu'on est loin de sa mère ». De son enfance au début de son adolescence, il y cultive un sentiment de révolte et une soif de liberté qui ne l'ont jamais quitté. « Quand on a été enfermé, personne n'a le droit de vous dire quoi faire. On doit simplement vous aider à accomplir ce que vous voulez. »

Aujourd'hui, il revendique du temps pour faire des films, et des moyens. « Je veux rester un homme libre, et le seul endroit où l'on ait cette liberté, c'est le cinéma. » Il exige de travailler avec des gens « habités », en veut à ceux qui refusent de prendre des risques pour lui. Pour 17 ans, il souhaitait un financement de cinéma, mais son producteur le convainc d'accepter une fois de plus de travailler pour la télévision. Cela a beau être pour l'unité documentaire d'Arte, c'est à contrecœur qu'il restitue l'avance sur recettes. Son amour du septième art est lié aux rares moments de complétude dont il se souvient avec ses parents. Sa mère l'emmenait au cinéma avec ses frères et sœurs ; son père les filmait avec une caméra 8 millimètres, un objet très rare à l'époque, et dont l'évocation le fait encore vibrer. « C'était inimaginable ! Cela coûtait une fortune, surtout pour des gens comme nous. Nous n'avions même pas la télé. L'image était encore sacrée. Une fois que mon père les avait développés, nous regardions ces films en boucle ! »

Devenu cinéaste, Didier Nion est « l'enfant qui ne cesse de vouloir réparer ». 17 ans est le troisième volet d'une « trilogie de la destruction et de la construction ». Dans *Juliet*, le précédent, il retournait sur les plages et les falaises normandes, à la recherche des lieux de bonheur de son enfance. Et il rencontrait Jean-Benoît. Dans *Clean Time*, le premier, en

BIOGRAPHIE

► 1959
Naissance
au Petit-Quevilly
(Seine-Maritime).

► 1976
Mort de sa mère.

► 1983
Stagiaire
sur le tournage de
« Garçon ! ».

► 1979
Rencontre d'un ami
et d'une famille
d'élection.

► 2003
Projection à Cannes
de « 17 ans ».

suivant un ex-toxicomane, depuis le jour où il arrêta la drogue, il parlait indirectement de son propre père.

Dans son parcours cinéphilique, *La Grande Illusion* est un choc fondateur. « Pour la première fois, un film éveillait en moi des choses plus concrètes que les comédies populaires. Cela parlait de séparation, d'univers carcéral... J'ai compris que le cinéma recelait des choses plus importantes que la matière gravée en surface. »

LA MATIÈRE ET L'ESPRIT

Son rapport à l'image passe aussi par la photographie, les négatifs qu'il exhume chez sa mère : « Un peu de révélateur, de fixateur, et l'image apparaît ! Voir ma mère apparaître plus jeune, c'était immense... » Avec son premier salaire, il achète son premier appareil.

Le lycée le fatigue vite. « Les profs ne me passionnaient pas. Je suis trop rebelle. Et il fallait un métier. » Didier Nion devient apprenti menuisier. « Les copeaux de bois, le calme, l'atmosphère de huis clos me plaisaient. La menuiserie était un endroit où les choses se fabriquaient. J'ai appris à manier le ciseau, la gouge, le rabot... A modeler une pièce avec mes mains, dans un prolongement direct entre la matière et l'esprit. Cela rejoint assez le cinéma finalement, du moins le mien. » Avec la

caméra de son père, que sa mère alors a retrouvée pour lui, il filme « tout ce qui tombe sous [son] regard ». Après trois ans et demi, il interrompt sa formation pour accompagner sa mère, gravement malade, dans ses derniers moments.

Didier Nion s'installe à Paris, travaille dans l'intérim comme menuisier. En 1983, il décroche son premier petit boulot dans le cinéma. « Un matin, je demande à mon négrier s'il y a du travail ; il n'y en avait pas. J'achète Le Technicien du film, sur les Champs-Élysées, pour les petites annonces et, naïvement, je me dirige directement vers les boîtes de production. »

La première, Renn Production, lui entrouvre sa porte, l'invite à repasser avec un CV. C'est la seule chance qu'on lui donnera. « Le directeur de production m'a reçu dans son grand bureau qui dominait les Champs-Élysées. Il m'a écouté pendant une heure et demie. Plus tard, j'ai compris qu'il avait été un passeur ; il rendait quelque chose. » Il est engagé comme stagiaire machiniste sur *Garçon !* de Claude Sautet. « Les grandes portes du studio se sont ouvertes. Au fond, Yves Montand essayait des chemises. Pour moi, Yves Montand, c'était Le Salaire de la peur. Je pleurais de bonheur ; j'écrivais tous les soirs. Trop d'émotion à libérer. »

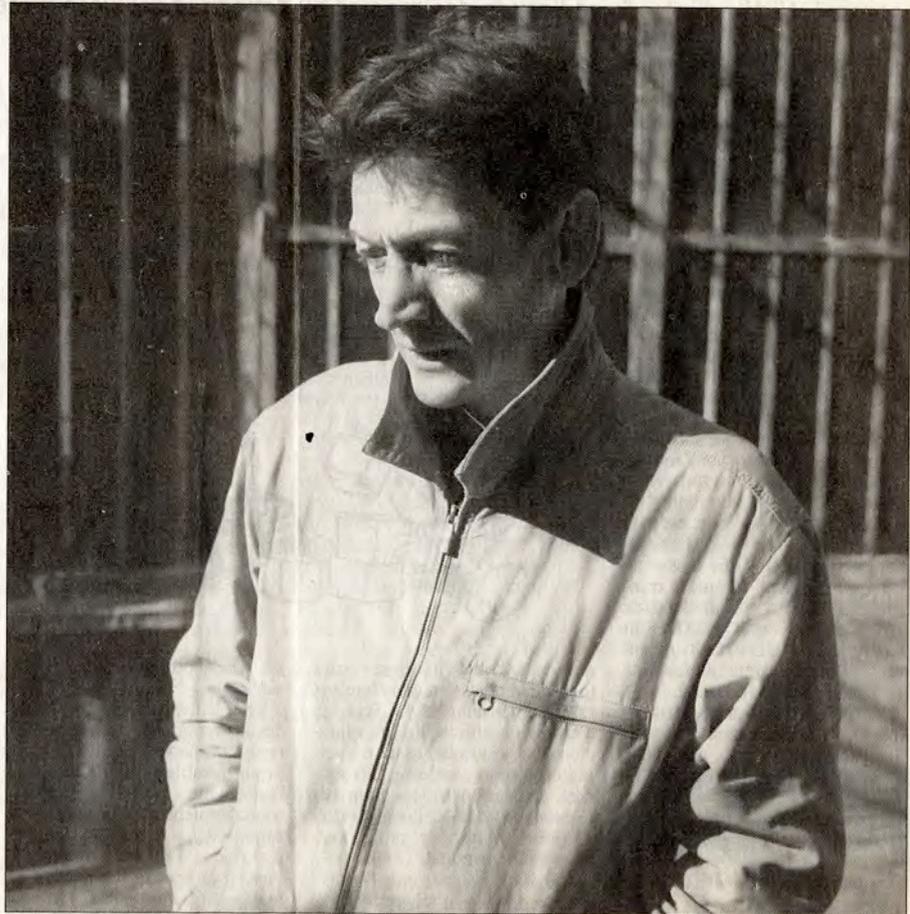
Il est successivement chef machiniste,

assistant opérateur, chef opérateur. Il apprend les mouvements de caméra, la profondeur de champ, les comédiens... Et le montage, activité qu'il conçoit d'abord seul, pour construire les séquences, extraire de chacune « une petite histoire ». Ensuite, avec la monteuse, casser la chronologie, laisser reposer et revenir encore dessus. Un travail d'artisan, en somme.

Héritage de sa pratique de la photographie, il tourne en 25 mm. « Pour des impératifs de projection, on a transformé la caméra. De 1,37, on est passé à un format un peu plus large, 1,66. Cela aboutit à une image un peu élargie. J'ai lâché là-dessus. J'aime tellement le format carré pourtant... C'est vraiment le format du portrait. »

La reconnaissance est venue à Cannes en 2003. Son film est projeté par l'ACID (Agence du cinéma indépendant pour sa diffusion). « Pour tous les enfants blessés, la reconnaissance est quelque chose de très important. » En 1982, lors de son premier séjour, il s'était promis de revenir, avec « [ses] propres munitions ». 17 ans sort cette semaine en salles. « De cela, de quelqu'un qui entre dans une salle et achète un ticket pour mon film, j'en rêve depuis toujours. »

Isabelle Regnier



JULIEN DANIEL / L'ŒIL PUBLIC

A Lussas, en Ardèche, du 17 au 23 août, les Etats généraux du film documentaire ont concilié engagement politique et hommage à la liberté de création. Tandis que la sélection française se confrontait au formatage de la télévision, le festival illustrait la fracture entre Afrique australe et francophone

Le documentaire à l'épreuve de la télévision



Jean-Benoît, apprenti mécanicien et attachant héros de cinéma dans « Dix-sept ans », de Didier Nion.

LUSSAS (Ardèche)

de notre envoyée spéciale

En cette période décisive pour les intermittents du spectacle, les Etats généraux du film documentaire n'ont pas dérogé à la réputation d'engagement social et de conscience politique qui caractérise, depuis ses débuts voici quinze ans, le Festival de Lussas. Du 17 au 23 août, le village ardéchois a vécu au rythme de commissions de réflexions et de débats (« Le Monde Radio-Télévision » du 25 au 31 août).

Dans le même temps, le festival affichait dans sa programmation un attachement indéfectible à la liberté de la création documentaire. Ainsi les collections de Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville, *France Tour Détour deux enfants* et *Six fois deux*, des raretés, ont été diffusées dans leur intégralité, devant des salles comblées. Le fait qu'un fes-

tival de cinéma montre aujourd'hui ces films réalisés à l'époque (entre 1976 et 1978) pour la télévision - FR3 pour la première série, Antenne 2 pour la seconde - confirme que le vieux débat qui oppose réalisateurs de documentaires et chaînes de télévision n'est pas fini. Les plus intéressants des films français présentés cette année se confrontent, chacun à sa manière, à la question.

Didier Nion, remarqué il y a quelques années avec *Clean Time* (1997), présentait cette fois-ci *Dix-sept ans*. Le film assimile avec une grande intelligence les règles qu'impose la télévision contemporaine. Présenté dans la sélection « En chemin », il épouse scrupuleusement le parcours d'un personnage attachant qui devient vite un vrai héros de cinéma. Didier Nion suit ce jeune homme, Jean-Benoît, au long

de l'apprentissage difficile qui doit le mener à obtenir son BEP de mécanicien.

Le film est d'une séduction immédiate parce qu'il applique au mieux les règles du moment, qui veulent qu'un documentaire tire toute sa force d'un personnage central et se nourrisse du rapport direct entre sujet et cinéaste. La caméra discrète et attentive de Didier Nion suit la progression de l'adolescent dans la vie. Lorsque, à un moment assez tardif du film, Jean-Benoît se rebelle et affirme qu'il ne veut pas être filmé, il rompt sous nos yeux le pacte tacite qui rend tout documentaire possible. Mais, tandis qu'il s'éloigne sur la plage et sort du cadre, le spectateur ne doute pas une seconde qu'il y reviendra. Le film ne traite-t-il pas du désir d'être accepté par une communauté? Communauté des spectateurs pour le réali-

sateur, des « gens bien » pour le jeune héros qui vit dans la terreur de gâcher sa vie.

Dix-sept ans est le pendant, documentaire et contemporain, d'un film de fiction. La relation protectrice, quasi paternelle qui se dessine entre l'auteur et son sujet, la révolte et la gouaille de Jean-Benoît font surgir le fantôme de Jean-Pierre Léaud et des *Quatre cents coups*. Conçu pour la télévision, *Dix-sept ans* (qui devrait être diffusé sur Arte dans l'année) repose sur la parole.

LA DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ

Autre film important de la sélection, *Histoire d'un secret* est à l'inverse hanté par le silence et pensé pour le cinéma (sortie en salles le 15 octobre). Avant cette superbe interrogation sur le deuil et la mémoire, Mariana Otero avait manié le cinéma direct avec virtuosi-

té (on se souvient notamment de la série « La loi du collègue », diffusée par Arte).

Pour interroger le secret qui entoure la disparition de sa mère, survenue lorsqu'elle avait quatre ans et demi, la cinéaste a conçu un dispositif complexe d'où surgit un film d'une totale limpidité. *Histoire d'un secret* articule cinéma de fiction et cinéma documentaire. Il obéit à une progression dramatique, la révélation du secret se faisant suffisamment attendre pour créer un puissant effet de suspense.

Toute cette *Histoire d'un secret* repose sur une démarche de metteur en scène. Au long du film, Mariana Otero travaille à organiser une exposition des toiles de sa mère. Ces tableaux - paysages sombres et nus éclatants -, elle les approche lentement, elle en scrute la matière. Le processus par lequel

elle parvient à les faire siens forme la trame même du film, qui trouve ainsi une métaphore visuelle remarquable à la découverte de la vérité. Les tableaux sont la matrice du film. Ils modèlent sa palette et en viennent ainsi à suggérer avec une force troublante la présence de la défunte.

Mariana Otero reprend l'appartement de son enfance, y convoque les modèles des nus. Elle instaure les conditions propices d'un dialogue avec sa sœur (la comédienne Isabel Otero), son père et enfin cette étonnante grand-mère de 98 ans qui lui lance : « Fais comme moi : dors ! » La phrase donne la mesure terrifiante du poids du secret. Tout le film repose donc sur un équilibre subtil entre ce qui est de l'ordre de la maîtrise, du contrôle, de la mise en scène donc et ce qui surgit à l'improviste, ces moments de vérité fragile que réserve le documentaire.

17 ans

L'enfance nue

Les doutes et le passage à l'âge adulte d'un adolescent de 17 ans en difficulté, sous le regard attendrissant du réalisateur Didier Nion.

17 ans
Un film de Didier Nion
Avec Jean-Benoît Durand et Héléna Paris
France - 1H23 - 2003
Sortie le 3 mars 2004

Image - scénario: Didier Nion
Son: Pascale Mons
Montage: Catherine Zins
Production: Gilles Padovani, Mille et une. Films

LE rêve de Jean-Benoît est de devenir mécanicien. Apprenti dans un garage, il prépare un BEP et suit les cours en alternance. Son examen, Jean-Benoît il veut et il va l'avoir se répète-t-il. Mais son employeur et ses professeurs ne perçoivent pas sa détermination, car Jean-Benoît refuse toute autorité. Il fuit les difficultés et les contrariétés. Les conflits familiaux, le désordre, et la violence qui s'entassent dans sa tête l'empêchent d'avancer.

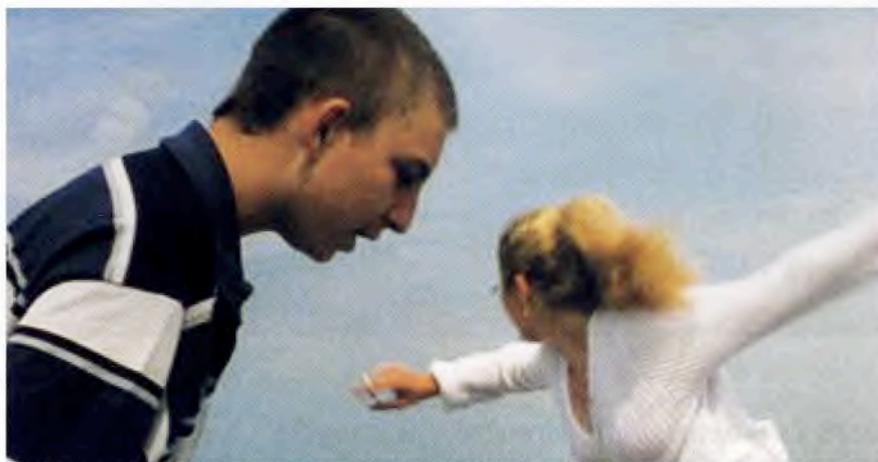
Adolescent au regard azur fuyant, mal à l'aise, mais sincère, c'est de cette façon, au

Jean-Benoît doute et tourne en rond, comme les cercles qu'il dessine avec sa voiture. Une échappatoire qu'il a baptisée "carnage".

bord d'une falaise, qu'il nous apparaît dans un lieu où il aime se retrouver pour échapper au quotidien. Jean-Benoît est un regard qui transperce, un regard qui nous renvoie à notre adolescence, à ses instants cruels, ou à ses moments d'égarement. Jean-Benoît joue au dur, il a ses coups de gueule, mais "il a un cœur en or" rappelle sa petite amie Héléna. Il doute et il tourne en rond, comme les cercles qu'il dessine avec sa voiture, lorsqu'il enrage. Une échappatoire qu'il a baptisée "carnage". Jean-Benoît est timide, le réalisateur lui conseille de se détendre.

Prises de bec

Didier Nion est très présent. Jamais visible à



Jean-Benoît et sa petite amie, Héléna.

l'écran, ses questions, ses remarques et ses conseils confirmer les liens d'amitié qui se tissent entre le filmant et le filmé. Comme pour toute rencontre amicale importante, il y a les moments de joie, mais également les disputes. Les prises de bec, l'auteur ne les masque pas, au contraire. Lors d'une séquence, Jean-Benoît refuse d'être filmé et réclame de la tranquillité pour son week-end à la plage avec Héléna. Fâché, il s'enfuit. 17 ans pose le problème, trop peu souvent exposé dans les documentaires, du sujet qui ne supporte plus sa position (de dominé ?). Didier Nion s'intègre dans son film parce qu'il fait partie de l'histoire de Jean-Benoît. 17 ans, c'est aussi le témoignage de leur amitié qui évolue et qui s'enrichit. Il observe Jean-Benoît, avec l'exigence et à la tendresse d'un père, ce modèle paternel qui

manque tant à l'adolescent. Il connaît ses forces et ses faiblesses, et sait comment les mettre en scène. La portée de son sujet, Didier Nion l'intensifie dans la scénarisation et la scénographie, en filmant un Jean-Benoît qui ne triche pas.

C'est un cinéma de grande sincérité que nous livre ici le réalisateur. Cadrant l'adolescent au plus près, il capte toute sa richesse. Didier Nion compare son métier de cinéaste à son expérience de menuisier: "un visage est une matière riche, vivante, comme le bois. On a envie de la rendre la plus belle possible, même si l'expression à reproduire est tragique. Je voulais être près des visages." C'est réussi. Après 17 ans, on se sent proche de Didier Nion et de son cinéma ●

Marion Hivert

"S'emparer des mots, c'est s'emparer de sa liberté"

Didier Nion, réalisateur de 17ans, revient sur l'expérience du tournage. 27 mois passés avec Jean-Benoît.

Vous avez rencontré Jean-Benoît dans votre précédent long métrage, Juillet. Qu'est-ce qui vous a motivé pour faire ce film sur lui ?

La première fois que Jean-Benoît m'a

parlé de son père c'était dans *Juillet*. Sa présence était marquée par ce qu'il appelait lui-même "un vide", "comme un trou dans la maison". Ce trou c'était son père. Quand il en parlait, il parlait tout simple-

ment du départ de son père. On ne savait pas s'il était mort ou s'il était parti... A l'époque, il avait juste 14 ans. *Juillet* se clot avec des mots, ce que Jean-Benoît appelait des "promesses" qu'il a faites à son père. La promesse de réussir, d'avoir un métier - être mécano - de ne pas devenir une merde... C'était avant tout une rencontre mais on ne faisait qu'effleurer Jean-Benoît. Il m'a appelé trois ans plus tard pour qu'on se revoie, pour que cette rencontre ait un sens afin de lui donner corps et chair. Je travaillais alors sur un autre projet avec l'idée de revenir sur mon adolescence, sur mes blessures, sur l'abandon de ma mère et la violence de mon père. Je me retrouvais en Jean-Benoît: un parcours chaotique, la pension, la séparation... Tous les deux on s'est dit qu'on allait travailler là-dessus. Mais Jean-Benoît pensait qu'on allait reproduire le schéma de *Juillet* sans se douter que l'enjeu de *17 ans* allait bien au-delà.

Jean-Benoît marque le film par sa présence, impressionnante. Il ne joue pas et refuse même une fois d'être filmé. Le rapport filmeur-filmé, dominant-dominé prend ici une toute autre dimension.

Jean-Benoît fermait l'espace. Il acceptait le film mais ne faisait rien pour, il entrait en apprentissage mais ne voulait pas apprendre. Nous n'étions pas là dans un rapport dominant-dominé. Il ne refusait pas la caméra mais il ne s'ouvrait pas. L'enjeu était là. Il avait besoin de moi comme quelqu'un qui le cadre. Je l'écoutais, je le regardais, je le filmais. Mais lui ne voulait pas s'ouvrir. Au montage, il s'est avéré difficile de choisir et d'agencer les scènes, pas seulement d'un point de vue chronologique. L'enjeu était plus important. Cette séquence a valeur de symbole. Elle agit comme un socle, un pivot qui contrôle le film et le libère. Il y un avant et un après. Jean-Benoît commence alors à s'emparer des mots, de l'histoire et du film. Le déclat est là: l'importance des mots parce que s'emparer des

grand saut vers la vie, vers l'inconnu.

Derrière cela, il y a effectivement l'idée de sauter vers l'inconnu et la mort, échapper à cette condition qui est celle de Jean-Benoît.

Cette falaise, ce lieu, c'est moi qui l'ai amené. "*La falaise des promesses*" comme je l'appelle. C'est une séquence de *Juillet*. Jean-Benoît est un enfant mais il a déjà un rêve de métier. Il s'ouvre et nous fait partager quelque chose. A partir du moment où il entre au garage, tout se referme. A ce moment j'ai la maîtrise du film. On n'est plus dans l'ordre de la captation mais dans celui de l'invention. Au montage, j'ai ressorti cette scène de *Juillet*. Elle lui permet de se libérer, le rend plus palpable, plus cohérent. C'est du cinéma, pas du documentaire. Ce que l'on appelle vérité ou réalité, ce sont les mots que Jean-Benoît découvre au fur et à mesure. Le film marche avec ses mots. Plus j'avancis dans le film, plus chaque séquence que je filmais dépassait l'ordre du réel pour atteindre au symbolisme. Je mettais en scène des moments que je cherchais, que je connaissais. Au garage, je les voyais quotidiennement se dessiner sous mes yeux.

Parallèlement au travail de filmage, le montage a été entamé dès les premières bobines. Ici, on se retrouve dans un film de cinéma avec une rigueur dans le travail qui s'apparente à de l'anti-captation. Chaque chose était construite, bâtie. Et Jean-Benoît savait qu'il fallait être rigoureux. On travaillait avec des magasins de bobines de 5 minutes, il savait donc qu'il fallait rendre ce dont on parlait. Il lui arrivait souvent de raconter n'importe quoi jusqu'à ce qu'il me dise: "*On en est où là ? - Il reste deux minutes - Il va falloir y aller alors...*". Il

y avait en permanence une sorte d'équilibre à préserver entre le jeu et le je. Ce qui sort de lui est vrai mais c'était un exercice délicat. Au fur et à mesure, on a fini par trouver cet équilibre. Là est la puissance évocatrice du cinéma, en faisant toujours attention à ne pas basculer. Il utilisait très souvent le mot 'trahison'. La première chose qu'il m'a dit avant de faire le film c'était qu'il ne voulait pas qu'on trahisse son père. Après avoir vu *17 ans*, il m'a confié: "*je ne suis pas trahi*". Mais si le film l'avait trahi, il se serait trahi lui-même parce que ce film



c'est notre œuvre.

Vous avez cherché ensemble à en savoir plus sur ce père ?

Un jour, il m'appelle et me dit qu'il a envie de

Jean-Benoît utilisait très souvent le mot "trahison". La première chose qu'il m'a dit avant de faire le film c'était qu'il ne voulait pas qu'on trahisse son père. Après avoir vu *17 ans*, il m'a confié: "je ne suis pas trahi".

parler. Il vient chez moi, à Paris, et je prépare des enregistrements sonores. Il emmène son album de famille. Chaque photo allait renvoyer une histoire, et cette histoire des mots. Pendant deux après-midi, j'ai tenté de reconstruire ce passé d'une complexité effroyable. Et puis un jour, chez lui, alors qu'il me parle, je décide d'y ajouter ses propos et les photos. Cette séquence est entièrement fabriquée dans le film. Il m'a fallu un mois pour la construire mot à mot. Jean-Benoît a alors commencé à ordonner les choses parce que je les lui rendais dans l'ordre.

Il y a un rapport significatif dans le film avec la nature. Notamment cette scène, quand Héléna offre un cadeau à Jean-Benoît, qui contient de longs plans sur l'herbe et la mousse, et qui en disent long sur cette vie.

Je suis très sensible au vent. Ayant parcouru plusieurs fois l'Atlantique, j'en perçois quelque chose de très profond, de très fort. Un élément essentiel dans la scène du cadeau parce que c'est le vent qui porte la séquence, lui donne une dramaturgie, l'éclaire. Toute cette scène était écrite. Je l'ai faite avec Jean-Benoît, hors-champ, qui me jetait le papier jaune et le ruban rouge. Et le vent devait pousser ce papier et ce ruban, les entremêler dans les herbes. Une image complexe et charnelle. Tout ça c'est de la poésie. Je nous revois en train de fabriquer cette image, en train de créer quelque chose qui devait donner du sens. Il n'y a pas eu d'échange de mots, ni de violence. On jouait. Jean-Benoît ne connaissait pas cela. Il ne l'avait jamais fait. C'était quelque chose de banal mais pour lui et pour moi ça voulait dire quelque chose ●

Interview réalisée par Alexandre AUBLANC



mots, c'est s'emparer de sa liberté. Pour commencer à se reconstruire, Jean-Benoît ne pouvait faire l'économie d'un voyage au travers de son passé. C'est le symbole de cette séquence. "*Tu veux t'en sortir mais tu ne veux pas parler*".

Le film débute par une scène où Jean-Benoît, assis sur une falaise au bord de la mer, parle du vide et de l'attraction que cela provoque en lui, et puis fini par se dire que tout cela "est trop haut". On pense à la mort et en même temps, on s'imagine le



FILLE À LUNETTES...

(CEUX QUI ONT RÉPONDU "CHEVEUX GRAS", DEHORS !)

Dix-sept ans

France • De Didier Nion • Avec Jean-Benoît Durand, Héléna Paris...
 • Production : Gilles Padovani
 • Distribution : Les Films du Paradoxe
 • Durée : 1 h 23 • Sortie : 3 mars

“Mon rêve, ce serait de réussir plus tard dans mon métier. Je veux travailler dans un moteur, dans un camion, sentir mes mains pleines de cambouis. C’est ça mon rêve. Et aussi de ne pas me créer une vie de merde.” A 17 ans, Jean-Benoît a l’avenir devant lui. Mais son passé est trop chargé. Sa mise en foyer, la violence familiale, le “départ” de son père, tout lui revient à la figure alors qu’il tente péniblement de se construire. Ce BEP de mécanicien, il le lui faut à tout prix. La route est droite, apprend-il, mais la pente est forte. Grâce à Didier Nion, qui partage avec lui une enfance chaotique, loin des siens, trop violents, Jean-Benoît va trouver la force d’avouer ses blocages, d’appréhender ses erreurs et de gérer ses manques. Filmé au plus près des visages, mais avec pudeur, ce documentaire, déjà diffusé sur Arte, scrute les révoltes rentrées d’un adolescent et sa difficulté d’aborder l’âge adulte. De la sensibilité contenue mais à fleur de peau que dégage Jean-Benoît naissent les moments les plus émouvants. Il suffit qu’il revienne voir la maison familiale, celle d’un nouveau départ qui se finira en carnage, qu’il aille nettoyer la tombe de son père, qu’il lustre méticuleusement sa nouvelle voiture pour que l’émotion soit plus que palpable. Vingt-sept mois de tournage ont été nécessaires pour dresser ce portrait sensible, plein de silences et de douleurs heurtées. Dommage que la caméra de Didier Nion, pourtant si souvent habile, se laisse parfois prendre à la contemplation un peu facile d’un papier cadeau dans les herbes folles ou d’un bord de mer un peu trop venté. Une complaisance chargée et inutile qui a tendance à affadir parfois l’intensité du propos.

Véronique Le Bris

En deux mots : Construire sa vie, c’est comme remonter un moteur de camion : il faut du temps et de la patience. Ce qu’acquiert Jean-Benoît en se confiant sans fausse pudeur à la caméra sensible de Didier Nion.

Beau comme un camion



DIX-SEPT ANS

Français, de Didier Nion,
avec Jean-Benoît Durand,
Hélène Paris.

Didier Nion brosse le portrait de Jean-Benoît, dix-sept ans, rencontré sur le tournage d'un précédent film (*Juillet*). En apparence, Jean-Benoît est un ado comme les autres : il habite chez sa mère, sort avec sa copine Hélène et prépare un BEP de mécanicien. Sauf que, sous son air buté, il cache une terrible blessure (le suicide de son père) et un mal-être qui le maintient au bord du gouffre, spectaculairement matérialisé à l'écran par cette falaise au sommet de laquelle il aime se rendre. Jean-Benoît doit apprendre à reconstruire sa vie comme ces moteurs de voiture qu'il remonte à l'atelier. Mais la tentation de tout abandonner (le film et les études) reste forte. Il faut la détermination de Didier Nion pour le pousser à continuer. Derrière sa caméra, le cinéaste (qui est son propre cadreur) marque sa présence par sa voix (*off*). Il pousse Jean-Benoît dans ses derniers retranchements ; il lui rappelle sa promesse de finir le film. Y compris dans les moments d'émotion pure (le retour dans l'ex-maison familiale), cette relation très forte que Nion entretient avec l'adolescent écarte tout risque de voyeurisme. Elle dessine les contours d'un film qui tient plus de la leçon de courage que de la tranche de vie.

Ph. R.

POSITIF

Tourner en rond

TÉLÉVISION. « 17 ans », de Didier Nion, capte deux années dans la vie de Jean-Benoît. Passionnant.



Jean-Benoît avec son amie Hélène, dans « 17 ans ».

DANS UNE CLAIRIÈRE près d'un bois, une voiture fait des tours et des tours, comme dans un manège débridé, un rodéo solitaire. À son bord : Jean-Benoît. Dix-huit ans tout juste, bientôt renvoyé de l'établissement scolaire où il prépare un BEP de mécanique auto, il a le sentiment que sa vie tourne, comme sa voiture, en rond. Le documentaire de Didier Nion capte deux années de grande incertitude dans la vie de Jean-Benoît, autour de ses « dix-sept ans », où il a conscience qu'il peut aussi bien s'en sortir et trouver une issue, que continuer à faire du surplace, c'est-à-dire s'autodétruire. Là réside le suspense du film. Jean-Benoît est pris au piège d'une contradiction intime : il veut réussir son examen pour en remonter à ceux qui l'ont considéré comme un propre à rien, mais ne travaille pas.

Pourtant, le film comporte de nombreuses scènes d'atelier, où Jean-Benoît manipule des outils, reçoit les conseils de ses formateurs (le souvenir du *Fils des frères Dardenne* affleure), parce qu'il est là confronté à son « rêve ». Son rêve d'adolescent, qu'on le voit émettre dès les premières minutes, dans une séquence extraite d'un précédent film de Didier Nion où Jean-Benoît, parmi d'autres, figurait déjà, à 13 ans : « *Mon rêve, disait-il, ce serait de travailler dans un moteur, sentir le cambouis sur mes mains.* » Cette scène, comme une bonne partie de *Dix-sept ans*, a été tournée au bord des falaises de Seine-Maritime (alors que Jean-Benoît habite chez sa mère dans la banlieue de Rouen) : dans sa vie, le vertige, la tentation du vide ne sont jamais loin.

« Violence » est l'un des mots clés du film. Un professeur parle de la violence intérieure de Jean-Benoît, lui-même évoque la violence que lui ont transmise sa mère et surtout son père. Une violence que ce père a tenté d'abîmer dans la boisson puis retournée contre lui : il s'est suicidé. Ainsi, *Dix-sept ans* est aussi

un roman familial, qui passe par le récit du garçon des heurts et malheurs de son enfance, et le retour sur certains lieux : le foyer détesté où il a passé deux ans, une maison à la campagne achetée par ses parents, où il connut un rapide bonheur puis très rapidement « l'enfer ». Autre scène où la violence explose : le tournage a cette fois lieu dans sa chambre et Jean-Benoît va demander un quelconque objet à sa mère, qui lui répond, hors champ : « *Tu commences à me casser les couilles avec ton film de merde !* »

Peut-être le film dérange-t-il à ce point la mère, sans qu'elle en ait conscience, parce qu'il délivre Jean-Benoît de son histoire. S'il a trouvé en Hélène la généreuse une amoureuse autant qu'une « mère poule », Didier Nion et sa caméra lui permettent de reconstituer le fil nécessaire de son récit, d'autant que la relation avec le cinéaste s'est inscrite dans le temps, et n'échappe évidemment pas à la relation d'autorité. « *Mon père était quelqu'un de fragile, il aurait eu besoin de quelqu'un, comme moi j'ai besoin de quelqu'un pour en parler.* »

C'est pourquoi Didier Nion se joue d'une notion importante du documentaire, celle de « bonne distance ». Ici, il l'abolit. Il est partie prenante de son film. Il n'apparaît pas à l'image, mais sa voix devient presque un personnage. Les aléas de sa relation avec Jean-Benoît participent de la narration. *Dix-sept ans* est donc aussi passionnant par ce qu'il raconte de Jean-Benoît que par les questions qu'il soulève sur la place du cinéaste. Dommage que la résolution finale soit si elliptique. Et que l'ultime image s'achève sur un procédé technique dont on saisit mal le sens. Mais ces réserves sont secondaires.

CHRISTOPHE KANTCHEFF

Dix-sept ans, lundi 29 septembre, Arte, 22 h 15 (1 h 22').

de ce « comment va Alfred? », alors qu'il s'agit d'Albert, de cette cigarette qu'il est interdit de fumer... On retiendra aussi la discussion très pince-sans-rire entre ces deux comédiens célèbres: le premier, un peu collant, cherche à démontrer à l'autre qu'ils sont cousins éloignés, alors que le second, très connu, très hautain (il prend du thé et se sert d'un étui à cigarettes!) s'en moque éperdument, jusqu'à ce qu'il réalise les importantes connaissances de son prétendu cousin...

Après avoir mis en scène avec beaucoup d'élégance ces défaites d'amour-propre, ces petits froissements d'orgueil et ces incompréhensibles incompréhensions humaines, Jim Jarmusch transforme finalement, dans le dernier court-métrage, le jus de chaussette de deux vieillards en champagne imaginaire! Et lorsque l'un d'eux, feignant peut-être l'ivresse, prétend entendre la musique de Mahler (« Je me suis éloigné du monde »), on s'apprête, un instant, à le croire un peu fou, jusqu'à ce que les notes, finalement, viennent à nos oreilles...

XAVIER LARDOUX

Dix-sept ans

de Didier NION

JAMAIS documentaire n'aura accompli avec plus de justesse le programme de son titre. Pourtant, ce n'est pas pendant douze mois mais vingt-quatre que Didier Nion a suivi le garçon de quatorze ans qu'il avait rencontré sur le tournage de *Juillet à Quiberville*, son documentaire de 1999 sur les campings des côtes normandes. Seul *Thirteen*, de David Williams, déjà évoqué dans la revue¹, embrassait sans la fétichiser la même ambition: enregistrer le passage du temps sur un être en transformation, au moment le plus décisif de son individuation.

Jean-Benoît, apprenti mécanicien au passé déjà chargé (père suicidé, placement en foyer pendant l'enfance...), risque, au cours du film, de radicaliser sa dérive: il peut – comme il le dit de ses étranges va-et-vient circulaires en voiture – continuer de « faire carnage » avec sa vie. Mais (foin des bocks et de la limonade) Jean-Benoît peut aussi bien, se dit-on, s'accrocher fermement à ce qu'il a acquis de haute lutte, une petite-amie réfléchie, une formation qui lui permettra, s'il la valide, de travailler; une relation en miroir inouïe, enfin, avec Didier Nion, le réalisateur lui-même. Car, on le perçoit dès les premiers plans du film, dès l'attention soutenue du documentariste pour les manipulations mécaniques de l'apprenti ou pour son aquarium qu'il répare avec du papier collant: c'est bien davantage que la captation d'un « sujet » qui se joue devant la caméra de Nion, lui aussi normand, lui aussi marqué par une enfance douloureuse. Rapport singulier qui signale, en creux, l'absence de tout parent

1. *Etudes*, septembre 2002.

C

CINÉMA

2. Entretien réalisé par Gaillac Morgue en novembre 2003 et publié dans le dossier de presse du film.

dans le film ; la mère de Jean-Benoît, apparemment agacée par le tournage, maugrée des insultes hors-champ. Grand frère, cet intrus somme toute rassurant pour un parent défaillant ? Père de substitution ? Psychanalyste ? Didier Nion fait preuve, en tout cas, de la qualité d'écoute d'un autre grand du documentaire français, Denis Gheerbrant.

Mais si, de son propre aveu, ce film lui a permis « d'avoir concrétisé quelque chose, de pouvoir enfin dire "J'existe" » et si, on le comprend, il est lui-même convaincu d'avoir aidé en le filmant, à « cadrer » Jean-Benoît², reste que le modèle déborde, pour notre bonheur, les intentions du peintre. En effet, cet objet « concret » qu'est le film, métaphore d'une vie remise sur des rails, Jean-Benoît l'a déjà magnifiquement trouvé dans le moteur qu'il remonte morceau par morceau pour son examen de BEP – métallique métaphore de sa vie en pièces détachées. Les doigts pleins de cambouis, le « filmé » avait donc déjà pris les devants sur le *happy end* qu'on lui sait gré de désamorcer parfaitement, en une dernière séquence qui fait tout le prix de *Dix-sept ans*.

CHARLOTTE GARSON

L'innocence même du cinéma

Présenté par l'ACID à Cannes, **Dixsept ans** impose la vision poétique d'un cinéaste singulier : Didier Nion.

Dix-sept ans concentre son objectif sur la figure de Jean-Benoît (précédemment vu dans **Juillet à Quiberville** du même auteur, 1998), jeune homme meurtri par une adolescence difficile et engagé dans un parcours (l'obtention d'un BEP de mécanicien) qui est autant professionnel qu'affectif. Cette nécessité du cheminement vers une forme de réussite possible -le film s'inscrit sur les deux ans de son apprentissage- donne au documentaire de Nion la force d'un itinéraire symbolique. « *Je voulais parler de l'apprentissage, de tous les apprentissages, et, donc, de l'adolescence en général [...], cette contradiction entre le coeur des ténèbres et la beauté. C'est ce que j'ai dit à Jean-Benoît : 'Nous allons, montrer quelque chose de neuf en toi, ce qui n'est pas exploité' ».*

L'exigence d'un regard

Cette volonté s'affiche clairement par des partis pris formels au premier plan desquels le souci de ne pas filmer la dureté de l'univers social dans lequel évolue son personnage (la cité où vit son héros n'intervient que comme un lointain totem ; la petite délinquance, les deux années au foyer sont simplement évoquées). Non pas que le cinéaste veuille édulcorer cette réalité-là, mais il préfère l'introduire d'une manière plus métaphorique : « *Le hors-champ est dur : je voulais en parler à travers une autre forme, peut-être plus poétique. J'avais le désir de m'emparer de cette histoire et d'en faire du cinéma* ». C'est que la conception de ce dernier par Nion est avant tout celle d'un travail, destiné à produire un résultat : « *J'essaie de mettre en scène la réalité : par exemple, pour la séquence des 18 ans — celle où le protagoniste reçoit, pour son anniversaire, un cadeau de sa dulcinée — les falaises, le papier jaune du cadeau, le cadeau lui-même, la nature de ce moment suspendu, tout avait été écrit. Mon travail, c'est de la matière et des intentions. Derrière le réel, il y a la force de ce que je veux raconter* ».

Des implications autobiographiques, il y en a dans ce **Dix-sept ans**, suffisamment pour

que les tenants du cinéma-prisme puissent s'en repaître : le souvenir d'un père absent (« *Mon père était un aventurier, un des nombreux déracinés des colonies. Il avait une sensibilité artistique, mais il n'est pas resté longtemps avec nous* »), le séjour en pensionnat (7 ans d'un « *univers carcéral où on nous a empêché de nous épanouir* »), les vertus de l'apprentissage... Didier Nion a été menuisier, « *métier d'art où on abordait le concret, la connaissance de l'essence des arbres, la nature [..]* », et garde de cette profession, l'idée qu'une activité s'apprend par une pratique guidée par l'observation : « *J'ai commencé au cinéma comme assistant-machiniste [sur **Garçon !** de Sautet (1983)], puis de là, je suis passé lentement à machiniste, puis à assistant-opérateur : il y avait un vrai désir de ma part d'apprendre, en y mettant la même exigence que quand on fabrique une boîte à outils !* ».

Le dispositif comme sujet

C'est cette rigueur que l'on sent, palpable, circuler dans les rapports entretenus entre le cinéaste et son "modèle", lorsque ce dernier ne veut plus se livrer et que Nion le pousse à s'interroger, ou lorsqu'il le filme en situation d'échec : la fabrication-même du film, dans le dévoilement de son dispositif, devient une métaphore active de l'itinéraire du jeune photos de cette enfance qu'il essaie de reconstituer, "l'image de ce silence" dont parle Nion qui avoue avoir eu l'idée de partir de ces clichés lorsque l'échange ne se produisait pas entre lui et Jean-Benoît : le resserrement du cadrage sur ces instants volés, alors qu'en off, ce dernier les commente, ouvre le champ sur une perspective émotionnelle poignante. « *Plus on est cadré, plus on est libre* » dit Didier Nion, comme pour résumer cette évidence que **Dix-sept ans** manifeste : le cinéma ne construit son visible qu'en tant que point d'appui vers tout ce qui se rêve, se rappelle, ou se déploie. Le vertige des limites.

Philippe Ortolí

homme, des exigences au niveau desquelles il essaie de se hisser, avant d'y parvenir en un *Happy end* galvanisant (exclu de son apprentissage, Jean-Benoît obtient son diplôme en candidat libre).

« *Préparer un film sur deux ans avec quelqu'un, c'est une aventure humaine qui démarre. Jean-Benoît pense qu'avec ce film il va se racheter une conduite, mais il comprend, au fur et à mesure qu'il va falloir travailler [...] C'est très long, et c'est avec toutes les résistances [que l'adolescent a exprimées] que l'histoire a vraiment démarré* ».

Comme tout véritable auteur, Nion inscrit la matière de son art au sein de son sujet et s'en nourrit : « *Le documentaire, ça rejoint le film de famille, au sens des frères Lumière, c'est*

l'innocence même du cinéma! Regarder l'album familial, c'est tenter de conserver des moments heureux, conserver un lien : c'est fondamental. Le cinéma, c'est le prolongement naturel du bonheur, du plaisir à voir ce que ces images provoquent. Après, on comprend la grammaire, mais, au départ, c'est le même bonheur que quand, enfant, on tendait le drap et qu'on passait et repassait plus de dix fois la bobine super 8 ! ».

Ouvrir l'écran

Ces propos font écho aux très belles séquences où le film abandonne le visage de son protagoniste pour décrypter avec lui les

C'est par la programmation (10 films) qu'elle assure au festival de Cannes que **Dix-sept ans** a pu être découvert : l'ACID (Agence du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion) ne se résume pourtant pas qu'à cette manifestation cruciale pour qu'un film inédit se trouve distributeurs et exploitants.

Créée en 1992, cette structure, formée de cinéastes, entend, avant tout, promouvoir un cinéma indépendant, à la fois en termes économiques et esthétiques ; esthétiques, car cette direction se concrétise en une série d'oeuvres, sélectionnées et défendues au nom d'une conception du Septième Art ouvert sur ses propres explorations artistiques plutôt que sur sa déclinaison en produit dérivé.

L'action de l'Agence consiste donc à accompagner un métrage lors de sa sortie sur un ensemble de salles : c'est dire si, activement, elle participe à l'élaboration d'un antidote au monopole exercé par les gros circuits quant à la promotion de marchandises culturelles de plus en plus interchangeables. Cette politique volontariste ne se conçoit que par l'implication des différents acteurs (réalisateurs, exploitants, associations régionales, distributeurs) dans son suivi.

Contacts : 14, rue Alexandre Parodi 75010
Paris, tél. 01 44 89 99 74.
PLAN RAPPROCHÉ N°70, JUILLET 2003

Entretien avec Didier Nion

Cet entretien a été réalisé dans le cadre du 8^e Festival Transversales à Quimper « Portraits d'adolescents au cinéma »



Dix-sept ans, film de Didier Nion

O de Conduite: Pouvez vous nous raconter la genèse du film **Dix-sept ans** ?

Didier Nion: J'ai rencontré Jean Benoît lors du film **Juillet**. Et c'est Jean Benoît qui m'a ensuite rappelé parce qu'il n'allait pas bien, parce qu'il se sentait à la dérive. A ce moment-là il était dans un lycée technique où il apprenait la maintenance de machines de chantier, c'était un peu une voie de garage. Ça ne l'intéressait absolument pas. Mais il avait un projet qui venait de l'enfance: conduire ou réparer des camions. Et pour ça, reçu dans un lycée technique de mécanicien. Mais après avoir passé brillamment les tests, il a du trouver un garage qui puisse l'accepter car la formation était de quinze jours au lycée, quinze jours en garage. Il a cherché avec sa mère dans toute la région un garage qui veuille bien le prendre et il n'en a pas trouvé. J'ai vu cela comme une injustice parce que, voilà un gamin qui a un devenir, qui a envie de rentrer dans une école et il ne le peut pas. C'est l'idée de point de départ du désir de faire un film.

Mais parallèlement, Jean Benoît avait une vie dans

la cité, il était un peu livré à lui-même, voilà... Il a brûlé des bagnoles... il a été un p'tit caïd. En même temps, ce n'était pas quelqu'un de perdu. Il était très fier du film **Juillet** que j'avais tourné dans le camping parce que jusqu'alors, il n'avait jamais ressenti la fierté d'avoir fait quelque chose. On ne lui avait jamais renvoyé l'idée qu'il était quelqu'un de positif. Au contraire. En fait quand il m'a appelé, il a appelé le cinéaste qui est la personne qui lui a justement renvoyé quelque chose de positif de lui-même. Et ce cinéaste, c'est aussi quelqu'un qui fait figure d'autorité, quelque chose de cet ordre-là, quelqu'un justement qui l'a écouté...

O de C.: Votre film est un cinéma du corps, un cinéma de la physicalité. Vous filmez le mouvement des corps, leurs ancrages comme leurs fragilités dans le mouvement de la vie. Pourquoi avez vous choisi ce cadre proche des corps ?

D.N.: C'est lié à plusieurs choses, liées à ma façon d'envisager le cinéma... Je n'envisageais pas de faire du cinéma sans en connaître d'abord toute la grammaire, sans connaître la force même de la technique

du cinéma. Quand on installe une optique, on sait à quoi elle correspond, ce qu'elle raconte, ce qu'elle veut dire. Quand on cadre un visage, un paysage, n'importe quoi, on est lié à ces gestes d'emplacement de la caméra. Comment prétendre entrer dans la vie des gens, entrer dans leur visage sans être en face d'eux, avec eux. C'est pareil avec Jean-Benoît: comment puis-je prétendre avoir une relation avec lui et en même temps avoir une distance du point de vue de la mise en scène. Ce n'est pour moi, pas possible. J'avais besoin par notre relation, par notre histoire, d'être à côté, avec lui d'une certaine façon. Et la naissance de cette proximité, de cette rigueur dans la proximité est, elle, née de mon propre apprentissage: je suis menuisier de formation, je me souviens d'un chef d'entreprise qui disait: «*quand on cherche un ouvrier, on essaie de trouver un menuisier qui a une grande rigueur, qui travaille le bois avec rigueur*». J'ai donc appris à scier des morceaux de bois mais pas n'importe comment. Aussi, je ne vais pas confier mon ciseau à bois à quelqu'un d'autre pour faire un meuble. Cet apprentissage de menuisier-ébéniste m'a apporté le rapport avec l'outil, le mouvement naturel, une façon de faire chanter les mains. Pour le cinéma c'est donc la même chose. Je ne peux pas envisager de donner la caméra à quelqu'un d'autre pour graver un visage ou pour aller le peindre. Et je crois que l'idée c'est aussi de faire chanter la caméra.

Dix-sept ans est un film qui est fait avec une seule optique de 25 mm. D'abord c'est quelque chose d'assez respectueux du visage. En utilisant le 25 mm durant tout le film, je vais donner une cohérence à l'image. Et je sais surtout que si je dois m'approcher du visage, ce n'est pas la caméra qui va le décider pour moi, ce n'est pas le zoom qui va décider pour moi; c'est moi avec mon corps qui vais m'approcher pour aller plus près du corps de l'autre.

Dix-sept ans est fait de toutes ces consciences qu'on accumule, de tout ce qu'on apprend et c'est ce qui fait, peut être, la rigueur du cadre. Quand il y a cette engueulade au milieu du guet, à ce moment là, je suis dans un état émotionnel colos-



sal, c'est-à-dire que je tremble, je suis prêt à m'effondrer. Mais en même temps, j'ai appris aussi à tenir une caméra. A la fois je dois tenir mon film et je dois aussi tenir ma caméra, c'est-à-dire que mon plan doit rester... Il ne doit pas seulement rester fixe et stable, je dois sentir à quel moment je vais recadrer par exemple sur Elena, une fois que Jean-Benoît s'en va. Là je dois avoir une maîtrise de la mise en scène, une maîtrise du cadre et aussi une maîtrise de la situation.

O de C.: Que se passe-t-il alors pour le film entre les moments où ça ne tourne pas? Est-ce que le film est toujours en train de se faire même quand la caméra ne tourne pas?

D.N.: C'est souvent quand la caméra ne tourne pas, évidemment, que le film se fait. D'ailleurs il se fait là. Il ne se fait pas au moment de tourner parce que l'on tourne justement le fruit du hors champ. Ensemble on se marre, on parle, on se provoque, on réfléchit. Et en fait quand on est prêt, c'est-à-dire quand moi j'ai chargé mes magasins, quand on sait de quoi on va parler: à ce moment-là c'est l'auteur, c'est le cinéma qui se met à parler. C'est le cinéma avec toute la conscience de ce qu'on est en train de raconter. Jean-Benoît est une personne intelligente et très sensible et il comprend la puissance même du cinéma; il sait qu'on est dans ce jeu-là. Alors, on voit bien dans le film les moments de non-tension, les moments où Jean-Benoît peut jouer un peu, les moments où il peut se lâcher un peu. Mais aussi dans les moments de grande tension Jean-Benoît sait très bien naviguer dans l'équilibre.

O de C.: Dans votre film il y a toujours ces notions d'équilibre et de déséquilibre qui jouent, qui se confrontent. Il y a aussi un rapport fort au désir de liberté!...

D.N.: Il est hors de question pour deux êtres comme Jean-Benoît et moi de ne pas être libres. Et cette liberté, on nous la doit, on nous la doit car la vie, les difficultés, les gens nous ont aussi détruits et c'est à nous aujourd'hui de nous réparer. On a mérité notre liberté et on ne veut pas la lâcher, donc elle s'inscrit dans le film. Elle est là, elle est en nous et le film parle de l'enfance blessée, parle de notre histoire à conquérir, à prendre en soi et pour soi. Le film montre que Jean-Benoît fait son apprentissage pour avoir son CAP, mais il ne faut pas enfermer le film là-dedans: l'essentiel est ailleurs, il faut à la fois apprendre la rigueur et en même temps être libre.

• *Propos recueillis par Corinne Maury et Alain Keit*

Filmographie

- **Clean Time le soleil en plein hiver** (1996)
- **Juillet...** (1998)
- **Juillet à Quiberville** (1999)
- **Vientiane. Carnet** (1999)
- **Voyages, voyages. Vientiane** (2000)
- **Dix-sept ans** (2003)



Dix-sept ans de Didier Nion
avec Jean-Benoît Durand, Hélène Paris...

A dix-sept ans, Jean-Benoît ne sait pas trop où il en est. Son enfance malheureuse entre une mère assez sévère et un père absent lui ont laissé de lourdes cicatrices. Le voilà qui débute un apprentissage de mécanicien, l'apprentissage de la dernière chance. Entre le garage où il travaille, sa relation amoureuse avec Héléna et ses rapports difficiles avec sa mère, Jean-Benoît s'avère incapable d'affronter ses responsabilités. Pourtant, peu à peu, il tente de s'en sortir...

Portrait d'une génération perdue entre hier et demain. Un joli documentaire.

« Je vais l'avoir, cet examen. Enfin j'espère... », dit Jean-Benoît dès les premières minutes. Les images sont extraites de « Juillet », documentaire précédent de Didier Nion, qui observe son héros tandis qu'il poursuit son chemin. Jean-Benoît a alors quatorze ans, mais déjà une bonne dose de plomb dans la tête. Ici l'enfant du divorce raconte son passé avec des mots crus, des mots de grande personne. Ses regards, bien plus expressifs que ses discours, nous laissent désespérés face à une situation tragique et moderne.

La forme ne rejoint heureusement pas le fond, et si les propos sont acides, les cadres se font respectueux de l'intimité du jeune adolescent. Pas une seule fois Didier Nion ne tombe dans le mélodrame, pourtant facile. Jean-Benoît garde sa dignité, gagne le courage de dix hommes pour tenter d'affronter ce père qui l'a abandonné mais qui continue à le hanter. « Ce documentaire a été une véritable aubaine, autant pour moi que pour Jean-Benoît », raconte Didier Nion. Le projet est né quand il m'a appelé pour me dire qu'il avait peur de faire une connerie. La seule chose qui lui restait, c'était « Juillet ». Ca a alors été comme une évidence ; il fallait qu'on retravaille ensemble. »

Bien au-delà du simple fait divers, Didier Nion dresse un portrait subtil, triste et amer d'un être. Sans prétention, il parvient à montrer ce que nous refusons de voir en général. Jean-Benoît devient peu à peu l'image la plus criante d'une nouvelle génération déchue et le symbole d'un mal-être profond. L'unique plaisir reste l'amour, représenté par Héléna. Seule échappatoire, la jeune fille apparaît comme le dernier lien qui unisse Jean-Benoît à une humanité qu'il tente de retrouver. Et même si parfois, la mise en scène prend un peu trop le pas sur la réalité, le résultat reste une excellente surprise. Du grand art.

[Lucie](#)

Abus de Ciné

DIX-SEPT ANS

de [Didier Nion](#) avec [Jean-Benoît Durand](#), [Hélène Paris\(...\)](#)

Genre : Document - **Durée** : 1:23:00

Pays : France - **Sortie en salle** : 10/03/2004

Résumé : Dans le Nord de la France, Jean-Benoît débute un apprentissage de mécanicien dans un garage. Il peine car il n'a pas confiance en lui et se déconcentre facilement. Ses erreurs répétées font peser sur lui une menace de renvoi. Il doit passer son BEP mais fait tout pour ne pas l'avoir. Pourtant, il veut ce diplôme qui lui permettrait de s'insérer, d'échapper à la délinquance qui couve. Car, quand il se confie au réalisateur, Jean-Benoît évoque une peur du vide, une violence intérieure. Sa petite amie, Hélène, n'arrive pas à l'apaiser malgré son extrême gentillesse. Peu à peu, Jean-Benoît parle de son père. Il emmène le réalisateur dans sa maison d'enfance et décrit alors la violence permanente au foyer, puis comment son père s'est suicidé. De retour au garage, il doit passer l'examen pour le BEP.

L'avis de la rédaction ★★★★★

HOURLA POUR JEAN-BENOIT

A côté du documentaire et de la fiction, il y a le portrait, genre particulier car le sujet a toujours tendance à se raconter, à prendre en charge le film et à devenir un personnage. DIX-SEPT ANS accepte ce risque et le pousse plus loin en faisant intervenir aussi le réalisateur, qui parle parfois en off, d'une belle voix chaude. Jean-Benoît cherche une reconnaissance et un père de substitution, le film les lui donne. Pourtant, l'ado n'est pas toujours avec nous. Parfois il est contre, se dérobe, ne veut pas parler et devient un personnage à appréhender. A un moment, le réalisateur s'énerve : "je n'ai pas fait 600 kilomètres pour que tu m'accordes deux heures", et c'est tout le film qui est mis à nu. Les dernières secondes de ce documentaire sont peut être les plus belles. La pellicule arrive en fin de magasin, se voile, mais le son continue, car ce que dit Jean-Benoît est exceptionnel, il ne fallait pas le couper. Car c'est la vérité du moment qui compte : certains plans de DIX-SEPT ANS sont techniquement imparfaits, tant pis, ce sont les seuls qui ont pu saisir tel instant. Le film a un souci de beauté rare dans un documentaire, sans que cela ne dénature le sujet. Jean-Benoît est un héros qui crève l'écran, il est filmé comme tel.

DE LA GRANDE MISE EN SCENE

Si cet ado est aussi passionnant, c'est parce qu'il est une contradiction vivante, l'incarnation d'une lutte entre ce qu'on pense et ce qu'on fait. L'apprentissage est son salut mais il ne fait rien pour le réussir. Il est aussi touchant car il porte un héritage familial lourd, sans fléchir, en combattant au quotidien. Il a grandi plus vite que la moyenne, comme un grand frère de ROSETTA des frères Dardenne, cinéastes dont l'influence est ici manifeste, notamment dans la façon de filmer Jean-Benoît au travail, qui rappelle LE FILS. Enfin Jean-Benoît nous touche parce qu'il parle superbement. Ses tournures détonnent : "C'est carnage dans mon boulot, c'est carnage dans ma vie". Le film est grand car il y a tout simplement de beaux moments de mise en scène, comme la pudeur au moment de montrer la maison du drame, ou la façon d'entretenir le suspens sur le passage de l'examen. Didier Nion réussit à montrer tous les aspects de la vie de Jean-Benoît, y compris intimes, en accordant une grande place à Hélène. Ce film d'un ouvrier (avec un CAP de menuiserie) sur un apprenti mécanicien semble une révélation pour les deux protagonistes. Cela fait plaisir à voir. Yann Kerloc'h

Dix-sept ans ★★ Didier Nion,

Avec : Jean-Benoît Durand, Hélène Paris. 1h23 2003

 Dans le Nord de la France, Jean-Benoît débute un apprentissage de mécanicien dans un garage. Il peine car il n'a pas confiance en lui et se déconcentre facilement. Ses erreurs répétées font peser sur lui une menace de renvoi. Il doit passer son BEP mais fait tout pour ne pas l'avoir. Pourtant, il veut ce diplôme qui lui permettrait de s'insérer, d'échapper à la délinquance qui couve. Car, quand il se confie au réalisateur, Jean-Benoît évoque une peur du vide, une violence intérieure. Sa petite amie, Hélène, n'arrive pas à l'apaiser malgré son extrême gentillesse. Peu à peu, Jean-Benoît parle de son père. Il emmène le réalisateur dans sa maison d'enfance et décrit alors la violence permanente au foyer, puis comment son père s'est suicidé. De retour au garage, il doit passer l'examen pour le BEP.

 La première interview de Jean-Benoît sur une falaise d'Etretat au soir couchant indique clairement la volonté d'affronter sans détour le cas particulier et précis du parcours difficile et tourmenté d'un jeune apprenti de dix-sept ans tout en le mettant en rapport avec l'immensité et la beauté de la nature, symbolisant le droit au bonheur universel. Ce va et vient entre la réalité sociale et l'immensité poétique du monde s'incarnera de façon constante dans les plans de coquillage, de forêt ou d'herbes folles qui se superposent sans artifices au discours, alors off, de Jean-Benoît.

Nion ne cache rien de l'élaboration de son film, de cette rencontre étalée sur 27 mois qui a bien failli s'arrêter lorsque Jean-Benoît, irresponsable par moment, voulait tout balancer. Les séquences sont frontales : la voix du metteur en scène demande à Jean-Benoît de s'exprimer au travail, chez lui ou dans les paysages normands, là où il vient le rencontrer. On imagine bien que tout le matériel n'a pas été utilisé, ne subsiste qu'un choix équilibré entre les deux pôles choisis par Nion : l'aventure de l'intégration sociale et la recherche de la vérité du personnage. Celle-ci tourne qui tourne à la vraie psychanalyse lorsqu'il se fait jour que dans le garage où il travaille, dans sa relation amoureuse avec Hélène et ses rapports conflictuels avec sa mère, Jean-Benoît se sent incapable d'apprendre et de se sortir de l'enfance parce que marquée par la disparition de son père dont on apprend assez tardivement le suicide. Cette information fait se souvenir des premières déclarations de Jean-Benoît disant

vouloir s'asseoir au ras de la falaise pour voir ce que cela faisait de mettre les pieds dans le vide.

Scène remarquable où Jean-Benoît reconnaît un père en son réalisateur qui lui permet de s'exprimer comme son père n'a jamais pu le faire et comme il n'a jamais pu le faire avec lui. Nion décidera ensuite de faire entendre cette parole sur les images de lichen qui s'étalent à proximité du foyer de placement où cette déclaration a lieu.

Dix-sept ans ★★

LUNDI - Arte - 0.25

Documentaire : "Dix-sept Ans".

Portrait à fleur de peau d'un jeune homme en apprentissage. Un film inoubliable sur l'adolescence et la douloureuse nécessité de se reconstruire.

Les pieds dans le vide

Il y a tant de pensées qui surgissent lorsqu'on est au bord des falaises de Normandie. Olivier Adam en a fait le titre de son beau roman « Falaises ». Le réalisateur Didier Nion y a tourné plusieurs scènes de son documentaire « Dix-sept Ans ». Dont celle sur laquelle s'ouvre le film. Casquette à l'envers et clope au bec, Jean-Benoît regarde l'horizon. « Parfois, j'ai envie de voir ce que ça fait d'avoir les pieds dans le vide. » On a toujours un peu les pieds dans le vide quand on a 17 ans. Dans le gouffre qui menace Jean-Benoît, il y a les années en foyer, le suicide du père, le désamour de la mère. Jean-Benoît est en CAP mécanique. En apprentissage, comme on dit. Le mot contient un peu de l'enjeu de ce film au titre rimbaldien, déjà diffusé sur Arte en 2003 avant de sortir en salles. Jean-Benoît réussira-t-il à décrocher son diplôme et à valider ses acquis ? Il résiste, se cabre, prend la fuite. Il veut son diplôme, mais « ça lui prend la tête ». Il baisse les bras, abandonne, tourne en rond. Oppressante scène où le jeune homme dérape en cercle au volant de sa voiture, comme un fauve en cage, pris au piège de ses propres impasses. Jean-Benoît veut faire le documentaire mais, là aussi, il a la tentation de tout détruire d'un coup de pied rageur. Séquence d'engueulade, sur une plage du Nord, entre le réalisateur et le protagoniste du film. Ce dernier s'en va, sort du cadre.

Il y reviendra. Parce que le cinéma lui offre la possibilité d'un cadre, justement. Parce que le réalisateur pose sur lui un regard, de ceux qui vous font exister. Parce qu'il lui met la responsabilité du film entre les mains. Des mains aux ongles ourlés de cambouis que Didier Nion, lui-même ancien artisan menuisier, filme avec admiration, dans une infinie proximité avec le geste. Même proximité aussi avec le visage de Jean-Benoît, son regard buté et, soudain, son sourire, à envoyer tout balader et la tristesse avec. C'est un film de chair travaillé comme on travaille la matière, baigné d'une lumière qui vous agrippe quelque part du côté de l'enfance, celle qu'on voudrait fuir au moment même où on croit la retrouver. C'est un film tendu par une quête, celle des mots dont Jean-Benoît s'empare quand il raconte que « [son] père s'est mis une cartouche dans la tête ». Celle aussi de son propre désir, derrière toutes les résistances. Au moment de la sortie du documentaire, Didier Nion glissait : « Au début du tournage, je ne savais pas à quel point le film participerait de nos propres reconstructions, à lui et à moi. » Entre êtres morcelés, on se reconnaît. A la fin du film, le réalisateur pose une dernière question à l'adolescent : « Qu'est-ce que tu as appris ? » Réponse en forme de vanne. Silence. Et puis Jean-Benoît raconte comment il a entièrement remonté, de ses mains, un moteur « avec la culasse, la rampe d'eau, la rampe de gasoil, la rampe d'huile ». La pellicule se dévide. Il n'y a plus d'image. Seulement un blanc éblouissant à l'écran et la voix de Jean-Benoît qui raconte le bonheur, ou tout comme.

Marjolaine Jarry

L'Observateur. Télévision

DIX SEPT ANS

Auteur-réalisateur Didier Nion

Diffusion/Distribution Les Films du paradoxe

Ce portrait singulier retrace la difficulté de n'être au monde quand il manque l'essentiel : une maison affective. Et celle de Jean Benoît est depuis longtemps désertée.

L'expérience de l'enfance de Jean Benoît est comme trop vite perdue, avec la mort du père, des conflits avec sa mère, le placement dans un foyer d'accueil... et puis vient les premières turbulences face aux règles de l'école et de l'apprentissage du métier de mécanicien... Et une petite fenêtre : la figure vitale d'Elena qui donne à Jean Benoît au delà du souffle amoureux, un élan de vie. DIX-SEPT ANS est aussi un film sur l'expérience du corps filmé au cinéma. Tout portrait cinématographique joue avec la question de l'accord et du désaccord entre filmeur et filmé.

Le rapport filmeur-filmé se joue comme une lutte. Il faut " tenir " le temps comme l'espace du film et accepter de sillonner avec l'inconnu. Dans DIX-SEPT ANS, Didier Nion parvient à ce que Jean Benoît, en s'affrontant à sa vie, se cogne aussi au poing de la caméra ; la force du film réside dans cet affrontement : DIX-SEPT ANS est un film à portrait double, celui d'un adolescent qui cherche son équilibre avec les forces du monde et celui d'une relation entre corps filmeur et corps filmé. La voix en off du cinéaste, ses nombreuses questions, ses changements de ton signalent un corps engagé aux cotés de l'être filmé. Didier Nion a choisi d'être avec son interlocuteur, de l'accompagner dans les zones ombrageuses de l'adolescence, de le pousser peu à peu sur les bords d'une victoire à conquérir. Et c'est par la présence proche de la caméra que Jean Benoît se retrouve en permanence confronté à son histoire, à l'auto-analyse de ses expériences comme de ses émotions.



DVD PAL • 2003 • 83 minutes • documentaire • 25 € (164 FRF)



29 oct. 2007

045. Dix-sept ans - Didier Nion

45.

Dix-sept ans (2004 - 82') - Didier Nion - 15/20

Voilà un modèle de documentaire. Dans le genre portrait c'est même un des meilleurs du genre. Didier Nion qui a croisé quelques années plus tôt la route de Jean-Benoît (on voit des images de lui enfant au début du film) le retrouve pour le suivre durant une année. Tout est exemplaire dans ce film et tout d'abord l'implication du cinéaste qui se reconnaît sans doute un peu dans cet ado à l'enfance difficile, issu d'un foyer et qui voit dans l'obtention d'un BEP mécanique son unique chance de raccrocher le wagon de la société. Du coup il y a un vrai rapport entre la personne filmée et la personne qui filme, Nion n'hésite pas à garder les scènes d'engueulade ou les scènes de connivence entre lui et Jean-Benoît. Il y a aussi un extraordinaire travail du cinéaste avec sa caméra (il tourne en format film) et beaucoup de metteurs en scène de fiction auraient ici des leçons à prendre, sans oublier le travail de montage qui a dû être énorme.

Rarement au cinéma on aura vu quelqu'un se laisser filmer et se livrer avec un tel naturel (on est très loin de la "télé-réalité) car Jean-Benoît est un grand acteur. Tour à tour voyou, séducteur, drôle, touchant, énervant, il est inoubliable. On partage ses joies et ses peines, son amour pour Héléna (formidable personnage de jeune femme). On est aussi exaspéré par lui lorsqu'on le voit foncer droit dans le mur à force de je-m'en-foutisme.

Tous les pièges d'une émission comme "strip-tease" sont ici évités grâce au respect et à l'attention que porte le cinéaste pour son sujet (il vient lui-même d'un foyer et s'en est sorti par l'apprentissage de la menuiserie).

Profondément touchant et émouvant ce film l'est tout le temps. Que Jean-Benoît revienne sur les lieux qui ont marqué son passé (la maison de son enfance, le foyer...) ou qu'on le voie au garage en train de faire son apprentissage, la force du film est la même.

On pense au *films* (2002) des frères Dardenne mais aussi au cinéma de Jean Rouch. On sent que Didier Nion a tout mis dans ce film, tout donné et cette implication devrait être celle de quiconque se

lance dans le documentaire.

Formellement magnifique (le plan final avec l'image cramée de la fin de pellicule puis juste le son sans image en est un magnifique exemple) ce film est aussi un constat sur notre société où les gens incapables de s'adapter sont automatiquement exclus et voués à l'échec (sauf miracle).

On peut reprocher quelques maladresses (le plan inutile du jeune couple allongé dans le lit ou bien certains raccords qui font très "fiction") mais c'est aussi dû au fait de trop vouloir bien faire et de polir un peu trop son ouvrage. Ces réserves sont vraiment minimales et je conseille à tout le monde de voir ce film qui est à la fois le portrait au plus juste de la jeunesse d'aujourd'hui et celui de notre société. C'est assurément un film qui ne vieillira pas et même se bonifiera avec les ans en tant que témoignage d'une époque.



Sortie DVD de Dix-sept ans, de Didier Nion

mardi 11 août 2009.

 | [imprimer cet article](#)

RESSOURCES INTÉRIEURES D'UN ADOLESCENT



Jean-Benoît a 17 ans quand il commence son apprentissage en alternance en centre de formation et dans un garage. Mais les conflits sont tels chez ce jeune garçon que, en proie à une violence intérieure qui le submerge, il se révolte contre l'entreprise, contre ses professeurs, contre sa mère. Jean-Benoît est renvoyé. Il décide de se présenter tout de même à l'examen du C.A.P. de mécanicien. Avec le réalisateur, il se confie parfois, révélant par bribes ce lourd passé qui l'obsède : ses parents qui se déchiraient depuis toujours, l'alcoolisme de son père, la séparation, puis quelques années après, le formidable espoir de revoir père et mère redémarrer une nouvelle histoire qui s'achèvera par le placement des enfants en foyer et le suicide du père. Une mort enfouie, trop douloureuse, que le cinéaste parviendra patiemment à faire dire, en retournant sur les lieux du bonheur fugace, cette maison de campagne où la famille s'était reconstruite. Au fil des rencontres se dessine la véritable béquille de ce jeune homme en mal-être : Hélène, fidèle et patiente, qui couve de son amour son tendre rebelle. Reste la violence, qu'il expulse par une conduite sauvage en forêt : jeu dangereux avec sa vie. La spirale de l'échec : il oublie de se présenter à la première épreuve du C.A.P. ! Il s'accroche et se présente aux épreuves pratiques. Il obtiendra finalement son diplôme.



Didier Nion réalise ici un documentaire qui démarre comme un portrait et se révèle peu à peu une enquête lucide sur les adolescents d'aujourd'hui avec un Jean-Benoît malmené par les tourments de son âge, juste un peu plus perdu que la plupart des autres jeunes de son âge. Le réalisateur a beaucoup travaillé sur les plateaux de cinéma et de télévision comme technicien. Avec sa caméra vidéo, il a tourné sept films avant ce *Dix-sept ans*. Rarement il a été donné de voir un portrait d'adolescent réalisé avec autant de pudeur et de justesse. On pense à l'essai de Claire Simon (*800 km de différence*, en 2002) qui était moins abouti. La proximité du spectateur, témoin privilégié du parcours des deux adolescents est un atout formidable, qui permet d'appréhender les contradictions propres à cet âge. Si l'on n'adhère pas au principe, on est piégé, et de spectateur passionné, on se retrouve voyeur, mal à l'aise. Bien sûr, l'avenir n'est pas rose, et sans doute le jeune homme trébuchera encore. Mais, et c'est ce qui est sublime, ce petit film est porteur d'un fol espoir : il témoigne de ces jeunes en déserrance auxquels il faut sans cesse tendre la main parce qu'un jour, qui sait... !

Christophe Calzado

Film soutenu Dix-sept ans ans
de **Didier NION**

France – 2003 – 1h23 – 35 mm – couleur – 1,66 – DTS Stéréo
Sortie le : 10/03/2004



S y n o p s i s

Jean-Benoît a dix-sept ans et débute un apprentissage de mécanicien diéseliste. Entre le garage où il travaille, la relation amoureuse avec Héléna, les rapports conflictuels avec sa mère, le film montre l'incapacité de Jean-Benoît à apprendre et sa difficulté à sortir d'une enfance marquée par la disparition de son père. Pourtant, peu à peu, Jean-Benoît commence à se reconstruire.

T e x t e (s)
E n t r e t i e n a v e c D i d i e r N i o n
réalisé par Gaillac Morgue – Paris/novembre 2003 [Extraits]

Comment est né ce projet ?

Mon parcours personnel est proche de celui de Jean-Benoît, avec ses blessures, ses incompréhensions... Intimement, je savais qu'un jour, je déposerai cette enfance blessée. Avec ce film, j'éprouve une sorte de fierté, le sentiment d'avoir concrétisé quelque chose, de pouvoir enfin dire, « J'existe ». Ce film est l'aboutissement d'une première vie. Pour moi, et aussi pour Jean-Benoît.

En quoi votre parcours est-il réellement proche de celui de Jean-Benoît ?

J'ai connu la douleur d'être séparé de ma mère, la violence d'un père... Le fait d'avoir été mis vers l'âge de six ans en pension avec mon frère et ma sœur jumelle, quand mes parents se sont séparés, et les conséquences subies par cet enfermement, dans un univers que je qualifie de carcéral. Tout cela est dur à vivre dans la prime enfance. « Le foyer c'était peut-être pour me protéger de certaines choses que je ne devais pas voir, me protéger d'une violence familiale » dit Jean-Benoît. Enfant, je ne comprenais pas l'abandon de la mère et la violence du père, je me sentais coupable. Plus tard, on peut donner des raisons à certains actes. Ma mère nous avait placés pour nous protéger, pour se protéger aussi... Je me suis reconnu en Jean-Benoît. J'étais comme un grand frère, une sorte de père de substitution parfois, mais ça me faisait peur. Je n'ai pas d'enfant, donc il y a de ça aussi.

Comment avez-vous rencontré Jean-Benoît ?

Sur le tournage de Juillet, mon précédent film. J'avais choisi de tourner dans un camping en Normandie, près de ces mêmes falaises où j'avais passé les seules belles heures de mon enfance avec mes parents. Un espace de liberté... Je me souviens de ma première rencontre avec Jean-Benoît, un petit bonhomme qui avait oublié de grandir, à 14 ans, on lui en donnait douze. Il tentait de monter l'auvent de sa caravane avec sa mère. J'ai été frappé par son visage, par ce regard qui dissimulait tant de blessures, par sa vivacité, son intelligence aussi. On a sympathisé, il s'est intéressé au tournage. Et un soir, il m'a déposé son histoire, d'une manière très pudique. Il ne disait pas mon père s'est mis une balle dans la tête, mais, « mon père est parti ». J'ai pensé, le chemin va être long, mais le jour où il le dira... On a pris le temps de vraiment se connaître. On a tourné Dix-sept ans pendant 27 mois.

Ce film nous touche par son témoignage à la fois singulier et universel.

J'ai réalisé, plus tard au montage, à quel point l'histoire de Jean-Benoît résonne en chacun de nous, elle parle du passage douloureux de l'adolescence à l'âge adulte, de la difficulté de trouver sa place dans la société, de la douleur d'une séparation... [...]

La présence à l'écran de Jean-Benoît est intense. Il ne joue pas. Ses récits, ses actes sont d'une grande sincérité. Et vous l'approchez au plus près de ses émotions.

J'ai été menuisier. Les six premiers mois d'apprentissage, on manie la scie, puis on apprend le travail du rabot, de la gouge, et on sculpte. On a un contact charnel avec l'outil, avec la matière. On fait chanter les mains. J'essaie d'avoir cette même approche avec une caméra. Un visage est une matière riche, vivante, comme le bois. On a envie de la rendre la plus belle possible, même si l'expression à reproduire est tragique. Je voulais être près des visages. Le choix d'un objectif de 25 mm, un peu plus fermé que la vision humaine, me permet d'être assez proche, tout en gardant une petite distance. Je reste hors cadre, mais j'interviens avec les mots, c'est une rencontre. Le 25 mm me permet aussi d'organiser la profondeur de champ sans apport de lumière, et de mettre le point sur les yeux, là où ça parle. [...]

Jean-Benoît rêve de conduire un camion. Tout est déjà là, dans cette première séquence, avec ce garçon qui avance entre son rêve et sa douleur. Entre la fuite et la volonté farouche de ne pas gâcher sa vie.

C'est ce qui m'impressionnait, je me voyais tellement en Jean-Benoît ! Combien de fois je l'entendais me dire, « j'veux m'en sortir ». Je ne sais pas comment on a cette force en nous, malgré tout. Cette intuition de pouvoir arriver à faire quelque chose de sa vie, malgré les échecs, les dérapages. C'est la richesse de Jean-Benoît. Il sait qu'il est mutilé par la révolte, mais il sait qu'il vaut mieux que cela. J'ai dit à ma monteuse qu'il fallait absolument rendre à Jean-Benoît cette richesse, sa force, sa sensibilité, son intelligence. Quant à sa passion pour la mécanique, comment imaginer une plus belle métaphore ! Les scènes dans l'atelier, quand il apprend à bâtir des pistons, c'est un cadeau inespéré. Quand il raconte comment remonter un moteur, pièce par pièce, c'est toute la métaphore de sa propre reconstruction, comment il doit faire le tri dans sa tête et agencer les pièces pour qu'elles aillent bien les unes avec les autres. Ce qu'il fait avec ses mains en raconte tellement sur sa propre vie ! [...]

On sent Jean-Benoît muré dans ses contradictions, sans doute pour ne pas laisser éclater une violence qu'il sait destructrice.

Il sait qu'il est fait de cela. Personnellement, j'ai compris plus tard que mes richesses venaient de mes souffrances. Lui, qui est dans une fuite permanente, n'en est pas encore conscient. L'enjeu de ce film était aussi de lui faire comprendre cela. [...]

Une fuite qu'il reproduit sans cesse. Devant l'effort, la discipline...

Il oublie même de se présenter le premier jour de l'examen pour son BEP ! Comment faire quand on est brûlé de l'intérieur ? On ne peut pas se retrouver face à soi-même.

Il y a cette séquence bouleversante du retour à la maison de campagne où ses parents, après s'être séparés, ont tenté un nouveau départ. « C'était raté, le mal était ailleurs. C'était un véritable carnage ! », dit-il.

Il m'avait montré un album photo où figurait cette maison qui symbolise des moments de bonheur. C'est merveilleux la façon dont il dit, « j'allais ramasser des cerises et des poires avec mon père... ». Il fallait revenir sur ces traces pour recueillir ces mots. Cette maison est fondamentale, elle a représenté l'espoir, et en même temps le carnage, elle racontait tout. On voudrait tous pouvoir effacer les heures noires et rebâtir.

La présence de la mère se limite à une bordée de jurons. Par contre, vous privilégiez les intervenants qui lui ouvrent une vie nouvelle, un futur possible.

Je connais peu Evelyne, sa mère. Je la voyais s'effacer, partir à son travail la nuit, mais je pensais qu'elle devait être dans le film. J'ai cru comprendre, après pas mal de faux-fuyants, qu'elle ne voulait pas apparaître dans le film. Elle espère que cette aventure va aider son fils, mais peut-être était-ce aussi pour elle un moyen de se désengager vis-à-vis de lui. Finalement, le simple fait qu'elle soit absente imprègne tout le film. Faire passer la façon dont ils se parlaient ensemble, c'était montrer leur relation.

Par contre, il y a une jeune femme qui compte, c'est Héléna, la copine de Jean-Benoît, son « petit boudin » comme il l'appelle affectueusement.

Quelle rencontre, là encore ! Héléna n'a pas de travail, mais elle a eu ce don précieux d'être élevée dans une famille où il y a de l'amour, du respect, et c'est tout cela qu'elle renvoie à Jean Benoît. Héléna, c'est une mère en puissance, elle lui dit, « La mère que tu n'as pas eue ». Et puis, c'est une femme. Une femme forte. Quand Jean-Benoît menace de rompre le pacte qui nous liait, elle est lucide, « s'il reste comme ça, je ne ferais pas ma vie avec ». Héléna est plus mûre que lui à ce moment-là, c'est une fille, elle a un peu d'avance. Elle lui fait découvrir « ce qu'est l'amour », comme il dit. Avec eux, on est vraiment au cœur de l'adolescence. On passe tous par ses tourments. C'est un parcours initiatique. Pour nous trois.

A la fin du film, Jean-Benoît lance une blague déstabilisante quant à sa vie future. Même s'il est toujours au bord du gouffre, même s'il fuit la question, à présent, il arrive à rire !

Ce moment de grâce est un cadeau, on en connaît peu en tournant ce genre de film, mais quand ils viennent ! A cet instant-là, la seule chose que je maîtrise est de me dire, il faut absolument reparler du BEP, du diplôme, mais comme je savais que ç'était la dernière séquence, je voulais aussi laisser Jean-Benoît en roue libre. Il m'a dit en plaisantant, « ça tombe bien, tu commences à me gonfler un peu avec tes questions », puis il se lance dans ce dérapage improvisé... Quel cadeau ! La pellicule se voile un peu, parce que c'est la fin du magasin, mais j'ai gardé la prise telle quelle.

L'expérience de ce tournage semble avoir été bénéfique à Jean-Benoît. Vous lui avez apporté un regard, une attention qu'il avait peu connue jusque-là.

Le cinéma a un pouvoir quasi divin, c'est incroyable à quel point on peut susciter de belles choses, ou de terribles parfois. Les coordinateurs d'orientation au collège, les mécaniciens du garage, Héléna, tous ces gens ont contribué à bâtir ce scénario. Après la rupture, on a pu aider Jean-Benoît à aller se présenter en candidat libre au BEP. On se disait, s'il s'en sort, ça sera un « happy end » comme on dit dans le cinéma !

Où en est-il aujourd'hui ?

Hélène et Jean-Benoît ont à présent un petit garçon de six mois. Ils vivent dans un grand appartement. Jean-Benoît a un métier et une voiture, ce qui est très important pour lui ! Toute cette « normalité », inimaginable il y a quatre ans, est aujourd'hui réelle. Et surtout Jean-Benoît se sent libre, parce qu'il sent qu'il sait mieux se contrôler. Le film l'a peut-être un peu « cadré ».



Fiche artistique

Avec :

Jean-Benoît Jean-Benoît Durand

Helena Héléna Paris

Fiche technique

Réalisation & Scénario Didier Nion

Image Didier Nion

Son Pascale Mons

Montage Catherine Zins

Montage son, Mixage Jean Mallet

Production Mille et une. Films/ Gilles Padovani

Coproduction ARTE France

Avec la participation du Centre National de la Cinématographie, de la Procirep, du Ministère des Affaires Sociales, du Travail et de la Solidarité, du Pôle Image Haute-Normandie, de la Ville de Canteleu, de l'Atelier de Production Centre Val de Loire, de la Région Bretagne

Didier NION

1983-1998 : chef machiniste et opérateur Cinéma et télévision

1976 : CAP de menuisier

1959 : né à Le Petit Quevilly le 21 janvier

FILMOGRAPHIE

2003 *Dix-sept ans.*

2000 *Voyages, voyages. Vientiane.*

Vientiane. Carnet Octobre 1999.

1999 *Juillet à Quiberville.*

1998 *Juillet...*

1996 *Clean time, le soleil en plein hiver.*

1994 *Ray Diaz*

Soutien(s)



Festivals / Extraits

Festival de Cannes. ACID. France.

Festival de Locarno, Semaine de la critique. Suisse.

Carlovy Vary Festival. République Tchèque.

Festival international du film documentaire de Bilbao. Grand prix. Espagne.

Festival international de Munich. Allemagne.

Festival du film indépendant de Tiburon: USA

Festival international de Rome. Italie.

Shadow festival Amsterdam. Pays-Bas.

Festival Hot Doc de Toronto. Canada.

Rencontres Internationales du documentaire. Montréal.

Cinéma du réel, Beaubourg. Paris. France.

Ouverture des États généraux du film documentaire. Lussas. France.

